
Nouvelles tirées de “100 Nouvelles choisies”

- Le Cadeau des Rois mages
- Un cosmopolite dans un café
- Entre deux rondes
- La chambre sous la verrière (ou La chambre mansardée)
- Un service d'amour (ou Un acte d'amour)
- La présentation de Maggie (ou L'entrée dans le monde de Maggie)
- Le policier et l'hymne
- Mémoires d'un chien jaune
- Le philtre d'amour de clé Shoenstein
- La chambre meublée
- La dernière feuille
- Le poète et le paysan
- Une promenade dans l'aphasie
- Un rapport municipal
- La preuve par le pudding

I. Le Cadeau des Rois mages

Un dollar et quatre-vingt-sept cents, C'était tout. Et soixante cents de cette somme étaient en pièces d'un cent. Des centimes économisés un par un, parfois deux, en pressant le marchand d'alimentation, le marchand de légumes et le boucher, jusqu'à ce que la joue brûle sous l'implicite reproche silencieux de pingrerie que de telles économies suggéraient.

Della les compta trois fois. Un dollar et quatre-vingt-sept cents. Et le lendemain, ce serait Noël. Il ne restait clairement rien à faire d'autre que de s'affaler sur le petit canapé usé et de pleurer. Alors Della le fit.

Ce qui nous amène à la réflexion morale que la vie est faite de sanglots, de reniflements et de sourires, les reniflements prédominants. Pendant que la maîtresse de maison passait progressivement de la première étape à la deuxième, jetons un œil au foyer.

Un appartement meublé à huit dollars par semaine. Il ne méritait pas exactement d'être qualifié de misérable, mais il semblait certainement sous surveillance de l'équipe des mendians. Dans le vestibule, il y avait une boîte aux lettres dans laquelle aucune lettre ne pouvait entrer, et un bouton électrique qu'aucun doigt mortel ne pouvait faire sonner. Également attachée à l'appartement, une plaque portait le nom : « M. James Dillingham Young ». Le « Dillingham » avait été arboré avec fierté lors d'une période de prospérité où son propriétaire touchait 30 dollars par semaine. Maintenant que le revenu était tombé à 20 dollars, les lettres de « Dillingham » semblaient floues, comme si elles songeaient sérieusement à se contracter en un modeste et humble « D. »

Mais chaque fois que M. James Dillingham Young rentrait chez lui et atteignait son appartement, il était appelé « Jim » et chaleureusement enlacé par Mme James Dillingham Young, que vous connaissez déjà sous le nom de Della. Tout cela est très bien.

Della termina ses pleurs et s'essuya les joues avec un chiffon. Elle se tint près de la fenêtre et regarda d'un air morne un chat gris marchant sur une clôture grise dans une arrière-cour grise. Demain serait le jour de Noël, et elle n'avait que **1,87 \$** pour acheter un cadeau pour Jim. Elle avait économisé chaque centime possible pendant des mois, avec ce résultat. Vingt dollars par semaine ne vont pas loin. Les dépenses avaient été plus élevées qu'elle ne l'avait prévu. Elles le sont toujours.

Seulement **1,87 \$** pour acheter un présent à Jim. Son Jim. Combien d'heures heureuses elle avait passées à planifier quelque chose de beau pour lui. Quelque chose de fin, rare et précieux – quelque chose juste un peu digne de l'honneur d'être possédé par Jim.

Il y avait un miroir mural entre les fenêtres de la pièce. Peut-être avez-vous déjà vu un miroir mural dans un appartement à 8 dollars. Une personne très mince et très agile pouvait, en observant son reflet dans une rapide succession de bandes longitudinales, se faire une assez bonne idée de son apparence. Della, étant mince, avait maîtrisé cet art.

Soudain, elle se détourna de la fenêtre et se planta devant le miroir. Ses yeux brillaient intensément, mais son visage avait perdu sa couleur en vingt secondes. Rapidement, elle laissa tomber ses cheveux dans toute leur longueur.

Il y avait deux possessions dont James et Della Young étaient extrêmement fiers : la montre en or de Jim, héritée de son père et de son grand-père, et les cheveux de Della. Si la reine de Saba avait vécu dans l'appartement en face, Della aurait laissé tomber ses cheveux par la fenêtre un jour, rien que pour déprécier

les bijoux et cadeaux de Sa Majesté. Si le roi Salomon avait été le concierge avec tous ses trésors entassés au sous-sol, Jim aurait sorti sa montre à chaque passage juste pour le voir jalouster.

Maintenant, les magnifiques cheveux de Della tombaient autour d'elle, ondulant et brillants comme une cascade brune, atteignant sous ses genoux et formant presque un vêtement. Puis elle les remit rapidement et nerveusement en place. Elle s'arrêta un instant, laissant tomber une ou deux larmes sur le tapis rouge usé. Elle remit sa vieille veste brune et son vieux chapeau brun. Puis, virevoltant avec ses jupes et l'éclat brillant dans ses yeux, elle sortit de la porte et descendit les escaliers vers la rue.

Le panneau indiquait : « Mme Sofronie – Produits capillaires de toutes sortes ».

Della monta un étage en courant, reprenant son souffle. Madame, grande, très pâle, froide, ne ressemblait guère à l'image qu'on se faisait de « Sofronie ».

— « Voulez-vous acheter mes cheveux ? » demanda Della.

— « J'achète des cheveux », répondit Madame. « Enlevez votre chapeau et voyons ça. »

La cascade brune tomba.

— « Vingt dollars », dit Madame, soulevant la masse avec une main experte.

— « Donnez-les-moi vite », dit Della.

Les deux heures suivantes passèrent comme sur des ailes roses. Elle parcourut toutes les boutiques pour trouver le cadeau de Jim. Elle le trouva enfin. Il semblait avoir été fait pour Jim et personne d'autre. Aucun autre pareil en ville, elle avait retourné tous les magasins. C'était une chaîne de montre en platine, simple et sobre, proclamant sa valeur par sa substance seule, sans ornements superficiels – comme toutes les bonnes choses devraient le faire. Elle était même digne de la montre. Dès qu'elle la vit, elle sut qu'elle devait être pour Jim. Elle lui ressemblait : calme et précieuse.

Vingt-et-un dollars furent dépensés pour elle, et elle rentra avec les 87 cents restants. Avec cette chaîne, Jim pourrait porter sa montre avec élégance à toute occasion. La montre était magnifique, mais parfois il la regardait en cachette à cause de l'ancienne sangle en cuir qui servait de chaîne.

De retour chez elle, Della laissa un peu place à la prudence et à la raison. Elle sortit ses fers à friser, alluma le gaz et se mit à réparer les ravages causés par la générosité mêlée à l'amour. Toujours une tâche immense.

En quarante minutes, sa tête était couverte de petites boucles serrées, qui lui donnaient l'air d'un écolier espiègle. Elle se regarda longuement dans le miroir.

— « Si Jim ne me tue pas avant de me revoir, dit-elle, il dira que je ressemble à une danseuse de Coney Island. Mais que pouvais-je faire avec 1,87 \$? »

À sept heures, le café était prêt et la poêle chaude pour cuire les côtelettes. Jim n'était jamais en retard. Della plia la chaîne de montre dans sa main et s'assit sur le coin de la table près de la porte. Elle entendit ses pas dans l'escalier et pâlit un instant. Elle avait l'habitude de murmurer de petites prières silencieuses pour les choses les plus simples, et maintenant elle chuchota :

— « Dieu, fais qu'il me trouve encore jolie. »

La porte s'ouvrit et Jim entra. Il avait l'air mince et très sérieux. Pauvre garçon, il n'avait que vingt-deux ans et devait déjà subvenir à une famille ! Il avait besoin d'un manteau et n'avait pas de gants. Il resta immobile, les yeux fixés sur Della, avec une expression qu'elle ne comprit pas et qui la terrifia. Ce n'était ni de la colère, ni de la surprise, ni de la désapprobation, ni de l'horreur. Il la regardait simplement.

Della descendit de la table et se précipita vers lui.

— « Jim chéri, ne me regarde pas comme ça ! J'ai coupé mes cheveux et les ai vendus parce que je ne pouvais pas passer Noël sans te faire un cadeau. Ils repousseront, tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas ? Je devais le faire. Mes cheveux poussent très vite. Joyeux Noël, Jim ! Soyons heureux. Tu ne sais pas quel joli cadeau je t'ai trouvé ! »

— « Tu as coupé tes cheveux ? » demanda Jim, comme s'il venait de découvrir cette évidence.

— « Oui, je les ai coupés et vendus. Tu m'aimes quand même, n'est-ce pas ? Je suis toujours moi, même sans mes cheveux ! »

Jim regarda la pièce d'un air perplexe.

— « Tes cheveux sont partis ? » dit-il presque idiot.

— « Oui, vendus ! C'est la veille de Noël. Sois gentil, ils étaient pour toi. Peut-être que les cheveux de ma tête étaient comptés, mais personne ne pourra jamais compter mon amour pour toi. Je mets les côtelettes à cuire, Jim ? »

Jim sortit de sa rêverie et la serra dans ses bras.

Pour quelques instants, regardons un objet quelconque de côté : huit dollars par semaine ou un million par an – quelle différence ? Un mathématicien ou un esprit fin vous donnerait une mauvaise réponse.

Les mages apportèrent de précieux cadeaux, mais ce n'était pas le cas ici. Jim sortit un paquet de sa poche et le posa sur la table.

— « Ne te trompe pas, Dell, dit-il, rien ne pourrait diminuer mon amour pour toi à cause d'une coupe de cheveux ou d'une barbe. Mais ouvre ce paquet, tu comprendras pourquoi je t'ai un peu fait attendre. »

Della déchira le papier et poussa un cri de joie, puis éclata en larmes, nécessitant tous les soins de Jim.

À l'intérieur se trouvaient les peignes – le set qu'elle admirait depuis longtemps dans une vitrine de Broadway. De magnifiques peignes en écaille, ornés de bijoux – parfaits pour ses cheveux disparus.

Elle les serra contre elle et dit avec un sourire :

— « Mes cheveux repoussent si vite, Jim ! »

Puis elle bondit comme un petit chat brûlé et cria :

— « Oh, oh ! »

Jim n'avait pas encore vu son cadeau. Elle le lui tendit. Le métal semblait refléter son esprit ardent.

— « N'est-ce pas superbe, Jim ? J'ai cherché partout pour le trouver. Montre-moi ta montre, je veux voir comment ça lui va. »

Jim s'assit sur le canapé, mains derrière la tête, et sourit.

— « Dell, dit-il, rangeons nos cadeaux de Noël pour l'instant. Ils sont trop beaux pour être utilisés immédiatement. J'ai vendu ma montre pour acheter tes peignes. Maintenant, mets les côtelettes à cuire. »

Les mages, comme vous le savez, étaient des hommes sages – merveilleusement sages – qui apportèrent des cadeaux à l’Enfant dans la crèche. Ils inventèrent l’art de donner des cadeaux de Noël. Et dans notre histoire, ces deux enfants, bien que fous et imprudents, ont sacrifié pour l’autre les plus grands trésors de leur maison. Mais en vérité, parmi tous ceux qui donnent des cadeaux, ils furent les plus sages.

Ils sont les mages.

II. Un cosmopolite dans un café

À minuit, le café était bondé. Par un heureux hasard, la petite table où j’étais assis avait échappé à l’œil des nouveaux venus, et deux chaises libres semblaient offrir leurs bras avec une hospitalité intéressée à l’afflux de clients.

Alors un cosmopolite s’assit sur l’une d’elles, et je m’en réjouis, car je nourrissais la théorie que, depuis Adam, aucun vrai citoyen du monde n’avait existé. On entend parler, on voit des étiquettes étrangères sur bien des bagages, mais on rencontre surtout des voyageurs, pas des cosmopolites.

Considérez la scène : les tables au plateau de marbre, la rangée de banquettes murales en cuir, la compagnie joyeuse, les dames vêtues de toilettes semi-formelles, s’exprimant dans un exquis chœur visible de goût, d’économie, d’opulence ou d’art ; les garçons appliqués et généreux ; la musique, savamment choisie, passant d’un compositeur à l’autre ; le mélange de conversations et de rires – et, si vous voulez, les Würzburger servis dans de grands verres en forme de cône, inclinés vers vos lèvres comme une cerise mûre sur sa branche tendue vers le bec d’un geai voleur. Un sculpteur de Mauch Chunk m’avait assuré que la scène était vraiment parisienne.

Mon cosmopolite s’appelait E. Rushmore Coglan, et il serait connu l’été prochain à Coney Island. Il m’informa qu’il allait y établir une nouvelle « attraction », offrant un divertissement royal.

Puis sa conversation s’étendit sur les parallèles de latitude et de longitude. Il semblait tenir le vaste monde rond dans sa main, familièrement, avec mépris, comme si la Terre n’était pas plus grande qu’un noyau de cerise Maraschino dans un pamplemousse servi au dîner. Il parlait avec irrévérence de l’équateur, sautait d’un continent à l’autre, se moquait des zones climatiques, et essuyait les océans avec sa serviette. D’un geste de la main, il évoquait un bazar à Hyderabad. Whiff ! Vous étiez sur des skis en Laponie. Zip ! Vous chevauchiez les vagues avec les Kanakas à Kealaikahiki. Presto ! Il vous traînait à travers un marécage de post dans l’Arkansas, vous faisait sécher un instant sur les plaines alcalines de son ranch de l’Idaho, puis vous plongeait dans la société des archiducs viennois. Parfois, il vous racontait comment il avait attrapé un rhume dans la brise d’un lac de Chicago et comment le vieux Escamila l’avait guéri à Buenos Aires avec une infusion chaude de la plante chuchula.

On aurait pu adresser la lettre à :

« E. Rushmore Coglan, Esq., Terre, Système solaire, Univers », et l’envoyer, en étant sûr qu’elle lui parviendrait.

J’étais persuadé d’avoir enfin trouvé le seul véritable cosmopolite depuis Adam, et j’écoulais son discours mondial, craignant d’y découvrir la note locale du simple globe-trotter. Mais ses opinions ne vacillaient jamais ; il était impartial envers villes, pays et continents, comme le vent ou la gravitation.

Alors que E. Rushmore Coglan parlait de notre petite planète, je pensais avec joie à un grand quasi-cosmopolite qui écrivait pour le monde entier et se consacrait à Bombay. Dans un poème, il disait que les hommes se disputent entre villes, et que « ceux qui en sont issus circulent, mais restent attachés à l’ourlet de leur ville comme un enfant au vêtement de sa mère ». Et chaque fois qu’ils marchent « dans des rues

rugiennes et inconnues », ils se rappellent leur ville natale « la plus fidèle, la plus folle, la plus tendre ; faisant de son simple nom respiré leur gage sur leur gage ». Ma joie venait du fait que j'avais surpris M. Kipling en défaut. Ici, je trouvais un homme pas fait de poussière ; un homme qui ne se vante pas de sa naissance ou de son pays, mais, s'il se vante, c'est de la Terre entière contre les Martiens et les habitants de la Lune.

L'expression de ces idées fut interrompue par le troisième coin de notre table. Pendant que Coglan me décrivait la topographie le long du chemin de fer sibérien, l'orchestre entama un medley. La dernière pièce était « Dixie », et tandis que les notes exaltantes s'échappaient, elles furent presque couvertes par un tonnerre d'applaudissements venant de presque toutes les tables.

Il convient de préciser que cette scène remarquable peut être observée chaque soir dans de nombreux cafés de New York. Des tonnes de café y ont été consommées pendant des débats pour l'expliquer. Certains ont conjecturé hâtivement que tous les Sudistes de la ville se précipitent dans les cafés au crépuscule. Cet applaudissement de l'air « rebelle » dans une ville du Nord étonne un peu, mais ce n'est pas incompréhensible. La guerre avec l'Espagne, de nombreuses récoltes généreuses de menthe et de pastèques, quelques gagnants chanceux à l'hippodrome de La Nouvelle-Orléans, et les somptueux banquets offerts par les citoyens de l'Indiana et du Kansas de la Société de Caroline du Nord ont fait du Sud une sorte de « mode » à Manhattan.

Quand « Dixie » fut joué, un jeune homme aux cheveux noirs bondit de quelque part en criant comme un guérillero de Mosby et agitait frénétiquement son chapeau à large bord. Puis il traversa la fumée, s'assit sur la chaise libre à notre table et sortit des cigarettes.

Le soir était à la période où la réserve se relâche. L'un de nous mentionna trois Würzburgers au serveur ; le jeune homme aux cheveux noirs reconnut sa participation à la commande par un sourire et un hochement de tête. Je me hâtais de lui poser une question, voulant tester une théorie.

— « Pourriez-vous me dire... », commençai-je, « si vous venez de — »

Le poing d'E. Rushmore Coglan frappa la table, me réduisant au silence.

— « Excusez-moi, dit-il, mais c'est une question que je n'aime jamais entendre. Quelle importance que l'on sache d'où vient un homme ? Est-ce juste de juger quelqu'un par son adresse postale ? J'ai vu des Kentukiens qui détestaient le whisky, des Virginien ne se qui ne descendaient pas de Pocahontas, des habitants de l'Indiana qui n'avaient jamais écrit de roman, des Mexicains qui ne portaient pas de pantalons en velours avec des dollars cousus le long des coutures, des Anglais amusants, des Yankees dépensiers, des Sudistes froids, des Occidentaux étroits d'esprit, et des New-Yorkais trop occupés pour s'arrêter une heure dans la rue et regarder un employé borgne d'épicerie emballer des canneberges dans du papier. Laissez l'homme être un homme et ne le handicapez pas avec l'étiquette d'une région. »

— « Pardonnez-moi, dis-je, mais ma curiosité n'était pas totalement vaine. Je connais le Sud, et quand la fanfare joue « Dixie », j'aime observer. J'ai formé l'opinion que celui qui applaudit cet air avec violence et loyauté apparente est toujours originaire de Secaucus, dans le New Jersey, ou du quartier entre le Lycée de Murray Hill et la rivière Harlem, cette ville. »

Et maintenant le jeune homme aux cheveux noirs parla à son tour, et il devint évident que son esprit suivait aussi ses propres sillons.

— « J'aimerais être une pervenche, dit-il mystérieusement, sur le sommet d'une vallée, et chanter too-ralloo-ralloo. »

Trop obscur, je me tournai de nouveau vers Coglan.

— « J'ai fait le tour du monde douze fois, dit-il. Je connais un Esquimau à Upernivik qui commande ses cravates à Cincinnati, et j'ai vu un berger en Uruguay gagner un prix dans un concours de casse-têtes à Battle Creek. Je paie un loyer pour une chambre au Caire et une autre à Yokohama toute l'année. J'ai des chaussons qui m'attendent dans une maison de thé à Shanghai, et je n'ai pas à leur dire comment cuire mes œufs à Rio de Janeiro ou à Seattle. C'est un tout petit monde. À quoi bon se vanter d'être du Nord, du Sud, du vieux manoir de la vallée, d'Euclid Avenue à Cleveland, de Pike's Peak, du comté de Fairfax, ou de Hooligan's Flats ? Ce sera un monde meilleur quand nous cesserons d'être idiots au sujet d'une ville moins ou de dix acres de marécage simplement parce que nous y sommes nés. »

— « Vous semblez être un véritable cosmopolite, dis-je avec admiration. Mais il semble aussi que vous méprisiez le patriotisme. »

— « Un vestige de l'âge de pierre, déclara Coglan. Nous sommes tous frères – Chinois, Anglais, Zoulous, Patagoniens et habitants du coude de la rivière Kaw. Un jour, toute cette fierté mesquine pour sa ville, son État, sa région ou son pays sera effacée, et nous serons tous citoyens du monde, comme il se doit. »

— « Mais lorsque vous voyagez dans des contrées étrangères, insistai-je, vos pensées ne reviennent-elles pas à un endroit – un lieu cher et — »

— « Aucun endroit », interrompit E. R. Coglan avec désinvolture. « La Terre, cette masse de matière sphérique, légèrement aplatie aux pôles, est mon domicile. J'ai rencontré de nombreux citoyens attachés à un lieu dans ce pays à l'étranger. J'ai vu des hommes de Chicago s'asseoir dans une gondole à Venise, une nuit de lune, et se vanter de leur canal d'égouts. J'ai vu un Sudiste, présenté au roi d'Angleterre, lui raconter, sans cligner des yeux, que sa grand-tante maternelle était liée par mariage aux Perkins de Charleston. J'ai connu un New-Yorkais enlevé pour rançon par des bandits d'Afghanistan. Sa famille envoya l'argent, et il revint à Kaboul avec l'agent. « Afghanistan ? » dirent les natifs par l'intermédiaire d'un interprète. « Eh bien, pas trop vite, non ? » « Oh, je ne sais pas », répondit-il, et il commença à leur parler d'un chauffeur de taxi à Six Avenue et Broadway. Ces idées ne me conviennent pas. Je ne suis attaché à rien qui n'aît 8 000 milles de diamètre. Notez-moi simplement comme E. Rushmore Coglan, citoyen de la sphère terrestre. »

Mon cosmopolite fit un grand adieu et me laissa, croyant apercevoir quelqu'un à travers la fumée qu'il connaissait. Je restai donc avec le prétendu pervenche, réduit à se contenter de Würzburger, incapable d'exprimer son aspiration à chanter sur le sommet d'une vallée.

Je méditais sur mon cosmopolite évident, me demandant comment le poète avait pu le manquer. Il était ma découverte, et je croyais en lui.

Mon attention fut interrompue par un bruit énorme et une querelle dans une autre partie du café. Je vis, par-dessus les têtes des clients assis, E. Rushmore Coglan et un inconnu s'affronter violemment. Ils se battaient entre les tables comme des Titans, les verres volaient, des hommes se relevaient après avoir été renversés, une brune criait et une blonde entonna « Teasing ».

Mon cosmopolite défendait la fierté et la réputation de la Terre lorsque les serveurs les emportèrent à l'extérieur, malgré leur résistance.

J'appelai McCarthy, un des garçons français, pour connaître la cause du conflit.

— « L'homme à la cravate rouge » (c'était mon cosmopolite), dit-il, « s'est énervé à cause des propos du type sur les trottoirs pourris et l'eau de sa ville d'origine. »

— « Mais, m'étonnai-je, cet homme est un citoyen du monde, un cosmopolite ! Il — »

— « Il vient de Mattawamkeag, Maine, dit McCarthy, et il ne supportait pas qu'on critique l'endroit. »

III. Entre deux rondes

La lune de mai éclairait la pension privée de Mme Murphy. Selon l'almanach, une vaste étendue de territoire recevait également ses rayons. Le printemps était à son apogée, avec le rhume des foins qui ne tarderait pas. Les parcs étaient verdoyants, les acheteurs de l'Ouest et du Sud affluaient. Les fleurs et les agents de stations balnéaires s'activaient ; l'air et les réponses à Lawson se faisaient plus doux ; orgues de barbarie, fontaines et parties de pinochle animaient partout la ville.

Les fenêtres de la pension de Mme Murphy étaient grandes ouvertes. Un groupe de pensionnaires était assis sur le perron, sur de grands tapis ronds et plats, semblables à des crêpes allemandes.

À l'une des fenêtres du deuxième étage, Mme McCaskey attendait son mari. Le souper refroidissait sur la table, et sa chaleur semblait pénétrer dans Mme McCaskey.

À neuf heures, M. McCaskey arriva, portant son manteau sur le bras et sa pipe entre les dents. Il s'excusa de déranger les pensionnaires sur les marches en cherchant des pierres sur lesquelles poser ses chaussures taille 9, largeur D.

En ouvrant la porte de sa chambre, il reçut une surprise : au lieu des habituels ustensiles à esquiver – couvercle de poêle ou presse-pommes – il n'y avait que des mots.

M. McCaskey supposa que la bienveillante lune de mai avait adouci le cœur de son épouse.

— « Je t'ai entendu, » répondit-elle, substituant la parole aux ustensiles de cuisine. « Tu peux t'excuser auprès des vauriens de la rue pour avoir posé tes pieds maladroits sur le bas de leurs robes, mais tu marcherais sur le cou de ta femme sur toute la longueur d'une corde à linge sans dire un mot, et je suis sûre que c'est long, entre le vent que tu as fait sortir et le repas froid, alors qu'il y a l'argent pour acheter autre chose après avoir bu tes gages chez Gallegher tous les samedis soirs, et le gazier est passé deux fois aujourd'hui. »

— « Femme ! » dit M. McCaskey en jetant manteau et chapeau sur une chaise, « ton vacarme est une insulte à mon appétit. Quand tu attaques la politesse, tu retires le mortier entre les briques des fondations de la société. Ce n'est rien d'autre que l'exercice de l'acrimonie d'un gentleman quand tu demandes le passage entre des dames bloquant le chemin. Vas-tu montrer ta figure de cochon et t'occuper de la nourriture ? »

Mme McCaskey se leva lourdement et se dirigea vers le poêle. Il y avait quelque chose dans son attitude qui avertisait M. McCaskey : quand les coins de sa bouche s'abaissaient soudain comme un baromètre, cela annonçait généralement la chute de vaisselle et d'ustensiles.

— « Figure de cochon, hein ? » dit Mme McCaskey, et lança une marmite remplie de bacon et de navets sur son époux.

M. McCaskey n'était pas novice en répliques. Il savait ce qui devait suivre l'entrée. Sur la table se trouvait un rôti de longe de porc, garni de trèfles. Il répliqua avec celui-ci, et reçut en retour un pudding au pain dans un plat en terre cuite. Un morceau de fromage suisse, lancé avec précision par son mari, frappa Mme McCaskey sous l'œil. Quand elle répondit avec une cafetièrre remplie d'un liquide chaud, noir et légèrement aromatique, le duel gastronomique aurait dû, selon le déroulement, se terminer.

Mais M. McCaskey n'était pas un simple convive bon marché. Que les Bohémiens considèrent le café comme la fin, s'ils le veulent. Lui était plus rusé. Les bassines à eau n'étaient pas hors de sa portée. Il n'y en avait pas à la pension Murphy, mais l'équivalent était à portée de main. Triomphalement, il lança la bassine en métal émaillé sur la tête de son adversaire matrimonial. Mme McCaskey esquiva à temps. Elle saisit un fer à repasser, espérant, comme ultime cordialité, mettre fin au duel gastronomique. Mais un cri strident venant d'en bas fit suspendre à la fois Mme McCaskey et M. McCaskey dans un armistice involontaire.

Sur le trottoir, à l'angle de la maison, l'agent Cleary se tenait, une oreille dressée, écoutant le fracas des ustensiles de cuisine.

— « C'est encore Jawn McCaskey et sa femme, » méditait le policier. « Me demande si je devrais monter pour arrêter la bagarre... Non. Ce sont des mariés ; et ils ont peu de plaisirs. Ça ne durera pas longtemps. Ils devront emprunter plus de vaisselle pour continuer. »

Et juste à ce moment, le cri strident en bas annonçait la peur ou une extrémité grave.

— « C'est probablement le chat, » dit l'agent Cleary, et s'éloigna rapidement dans l'autre direction.

Les pensionnaires sur les marches étaient troublés. M. Toomey, courtier en assurances de naissance et enquêteur de profession, entra pour analyser le cri. Il revint avec la nouvelle que le petit garçon de Mme Murphy, Mike, avait disparu. Suivie du messager, Mme Murphy surgit – deux cents livres de larmes et d'hystérie, se débattant et hurlant vers le ciel pour la perte de trente livres de taches de rousseur et de malice. Pathétique, vraiment ; mais M. Toomey s'assit aux côtés de Mlle Purdy, modiste, et leurs mains se joignirent en signe de sympathie. Les deux vieilles filles, Mlles Walsh, qui se plaignaient chaque jour du bruit dans le hall, demandèrent immédiatement si quelqu'un avait regardé derrière l'horloge.

Le major Grigg, assis auprès de sa femme corpulente sur la marche supérieure, se leva et boutonna son manteau.

— « Le petit perdu ? » s'exclama-t-il. « Je vais parcourir toute la ville ! » Sa femme ne lui permettait jamais de sortir après la tombée de la nuit. Mais cette fois, elle dit : « Va, Ludovic ! » d'une voix de baryton. « Quiconque peut voir le chagrin de cette mère sans se précipiter à son secours a un cœur de pierre. »

— « Donne-moi trente ou soixante cents, ma chère, » dit le major. « Les enfants perdus s'éloignent parfois. Je pourrais avoir besoin de frais de transport. »

Le vieux Denny, habitant du quatrième étage arrière, assis sur la marche la plus basse en essayant de lire son journal à la lumière du lampadaire, tourna la page pour suivre l'article sur la grève des charpentiers. Mme Murphy cria à la lune :

— « Oh, ar-r-Mike, pour l'amour du ciel, où est mon petit garçon ? »

— « Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? » demanda Denny, un œil sur le rapport de la Building Trades League.

— « Oh ! » gémit Mme Murphy, « c'était hier, ou peut-être il y a quatre heures ! Je ne sais plus. Mais il est perdu, mon petit Mike. Il jouait sur le trottoir ce matin seulement – ou était-ce mercredi ? Je suis tellement occupée que j'ai du mal à suivre les dates. J'ai fouillé la maison du grenier au sous-sol, et il a disparu. Pour l'amour du ciel... »

Silencieuse, massive, colossale, la grande ville a toujours tenu bon contre ses critiques. On la dit dure comme le fer ; on dit qu'aucun pouls de pitié ne bat dans son sein ; on compare ses rues à des forêts solitaires et à des déserts de lave. Mais sous la croûte dure se cache un aliment délicieux et savoureux.

Aucune calamité ne touche autant le cœur humain que la disparition d'un petit enfant. Leurs pas sont si incertains et fragiles ; les chemins si escarpés et inconnus.

Le major Griggs se hâta jusqu'au coin et remonta l'avenue jusqu'au café de Billy.

— « Donne-moi un rye-high, » dit-il au serveur. « Vous n'avez pas vu un petit diable aux jambes arquées, sale, perdu, de six ans par ici, n'est-ce pas ? »

M. Toomey retint la main de Mlle Purdy sur les marches.

— « Pense à ce cher petit, » dit-elle, « perdu loin de sa mère – peut-être déjà écrasé par les sabots d'un cheval – oh, n'est-ce pas affreux ? »

— « N'est-ce pas ? » approuva M. Toomey en pressant sa main. « Dis-moi que je pars pour aider à le chercher ! »

— « Peut-être devrais-tu, » dit Mlle Purdy, « mais oh, M. Toomey, vous êtes si hardi – si imprudent – suppose qu'un accident vous arrive dans votre enthousiasme... alors quoi ? »

Le vieux Denny continuait à lire son article sur l'accord d'arbitrage, un doigt sur les lignes.

Au deuxième étage, M. et Mme McCaskey se penchèrent à la fenêtre pour reprendre leur souffle. M. McCaskey retirait les navets de son gilet avec l'index crochu, et son épouse s'essuyait un œil irrité par le sel du rôti.

Ils entendirent les cris en bas et penchèrent la tête par la fenêtre.

— « C'est le petit Mike qui est perdu, » murmura Mme McCaskey, « le bel ange espiègle ! »

— « Le petit garçon égaré ? » dit M. McCaskey en se penchant. « Eh bien, c'est assez mauvais comme ça. Les enfants, ce n'est pas pareil. Si c'était une fille, je serais prêt, car elles laissent la paix derrière elles quand elles partent. »

Ignorant la remarque, Mme McCaskey saisit le bras de son mari.

— « Jawn, » dit-elle avec sentiment, « le petit de Mme Murphy est perdu. C'est une grande ville pour perdre des garçons. Il avait six ans. Jawn, c'est l'âge que notre petit aurait eu s'il avait existé il y a six ans. »

— « Nous n'en avons jamais eu, » répondit M. McCaskey.

— « Mais si nous en avions eu, Jawn, pense à la peine dans nos coeurs ce soir, avec notre petit Phelan disparu et volé dans cette ville. »

— « Tu dis des bêtises, » dit M. McCaskey. « Il s'appellerait Pat, d'après mon vieux père dans le Comté de Cantrim. »

— « Tu mens ! » dit Mme McCaskey, sans colère. « Mon frère valait dix fois plus que tous les McCaskey du marais. Après lui, l'enfant aurait été nommé. » Elle se pencha à la fenêtre et regarda la foule qui s'activait en bas.

— « Jawn, » dit-elle doucement, « je suis désolée d'avoir été brusque avec toi. »

— « C'était un pudding hâtif, comme tu dis, » dit son mari, « et dépêche-toi avec les navets et prépare le café. C'était un repas rapide, et sans mensonge. »

Mme McCaskey glissa son bras dans celui de son mari et prit sa main rugueuse dans la sienne.

— « Écoute les pleurs de pauvre Mme Murphy, » dit-elle. « C'est terrible de perdre un petit garçon dans cette immense ville. Si c'était notre petit Phelan, Jawn, je me briserais le cœur. »

M. McCaskey retira maladroitement sa main, mais la posa autour des épaules de son épouse.

— « C'est des bêtises, bien sûr, » dit-il rudement, « mais je serais attristé moi aussi si notre petit Pat était kidnappé. Mais nous n'avons jamais eu d'enfants. Parfois j'ai été dur avec toi, Judy. Oublie ça. »

Ils restèrent ainsi, penchés ensemble, observant le drame qui se jouait en bas.

Longtemps ils restèrent ainsi. Les gens circulaient sur le trottoir, s'entassaient, questionnaient, répandaient rumeurs et conjectures. Mme Murphy s'agitait parmi eux, telle une montagne douce, d'où se précipite une cascade audible de larmes. Les messagers allaient et venaient.

Des voix fortes et un nouveau tumulte se firent entendre devant la pension.

— « Que se passe-t-il maintenant, Judy ? » demanda M. McCaskey.

— « C'est la voix de Mme Murphy, » répondit Mme McCaskey, tendant l'oreille. « Elle dit qu'elle a trouvé le petit Mike endormi derrière un vieux rouleau de linoléum sous le lit de sa chambre. »

M. McCaskey éclata de rire.

— « Voilà ton Phelan, » cria-t-il sarcastiquement. « Pas un seul Pat n'aurait fait ce tour si notre fils inexistant s'était égaré. Par les pouvoirs, appelle-le Phelan, et regarde-le se cacher sous le lit comme un chiot galeux. »

Mme McCaskey se leva lourdement et se dirigea vers le placard à vaisselle, la bouche crispée.

L'agent Cleary revint au coin de la rue alors que la foule se dispersait. Surpris, il dressa l'oreille vers l'appartement des McCaskey, où le fracas des fers, de la vaisselle et des ustensiles semblait aussi fort qu'avant. L'agent Cleary sortit sa montre.

— « Par les serpents déportés ! » s'exclama-t-il. « Jawn McCaskey et sa femme se battent depuis une heure et quart selon ma montre. La madame pourrait lui donner quarante livres de poids. Force à son bras. »

L'agent Cleary repartit tranquillement autour du coin.

Le vieux Denny replia son journal et se hâta de monter les marches juste au moment où Mme Murphy s'apprêtait à fermer la porte pour la nuit.

IV. La chambre sous la verrière

D'abord, Mme Parker vous montrait les doubles salons. Vous n'osiez jamais interrompre sa description de leurs avantages et des mérites du monsieur qui les occupait depuis huit ans. Puis, vous réussissiez enfin à balbutier que vous n'étiez ni médecin ni dentiste. La façon dont Mme Parker recevait cette confession faisait qu'ensuite, vous ne pouviez plus ressentir la même indulgence pour vos parents qui ne vous avaient pas éduqué dans l'une des professions convenant aux salons de Mme Parker.

Ensuite, vous montiez un étage et regardiez l'arrière du deuxième étage pour huit dollars. Convaincu par l'attitude de Mme Parker que cette chambre valait bien les douze dollars que M. Toosenberry payait toujours jusqu'à son départ pour prendre en charge la plantation d'oranges de son frère en Floride, près de Palm Beach, où Mme McIntyre passait toujours ses hivers, vous arriviez à bredouiller que vous cherchiez quelque chose d'encore moins cher.

Si vous surviviez au mépris de Mme Parker, on vous emmenait voir la grande chambre de M. Skidder, au troisième étage. La chambre de M. Skidder n'était pas libre : il y écrivait des pièces et fumait toute la journée. Mais chaque chercheur de chambre devait visiter sa pièce pour admirer les lambrequins. Après chaque visite, M. Skidder, effrayé par la possibilité d'une expulsion, payait un peu de son loyer.

Puis — oh, puis — si vous teniez encore sur un pied, la main chaude serrant les trois dollars humides dans votre poche et proclamiez d'une voix rauque votre hideuse et coupable pauvreté, Mme Parker ne serait plus jamais votre guide. Elle criait bruyamment « Clara ! », vous montrait son dos et descendait les escaliers. Alors Clara, la domestique noire, vous conduisait à l'échelle moquettee du quatrième étage et vous montrait la « chambre du grenier ». Elle occupait sept par huit pieds au milieu du couloir. De chaque côté se trouvait un placard sombre ou un débarras.

La chambre contenait un lit en fer, un lavabo et une chaise. Une étagère servait de commode. Ses quatre murs nus semblaient se refermer sur vous comme les côtés d'une pièce de monnaie. Votre main montait à votre gorge, vous haletiez, regardiez en haut comme d'un puits — et respiriez à nouveau. À travers le petit carreau de la lucarne, vous voyiez un carré d'infini bleu.

— « Deux dollars, monsieur, » disait Clara, d'un ton mi-méprisant, mi-Tuskegeenial.

Un jour, Miss Leeson vint chercher une chambre. Elle portait une machine à écrire conçue pour être transportée par une dame beaucoup plus grande. Elle était très petite, avec des yeux et des cheveux qui continuaient de pousser après qu'elle avait cessé, donnant toujours l'impression de dire : « Mon dieu. Pourquoi n'avez-vous pas suivi notre rythme ? »

Mme Parker lui montra les doubles salons.

— « Dans ce placard, dit-elle, on pourrait garder un squelette, de l'anesthésique ou du charbon... »

— « Mais je ne suis ni médecin ni dentiste, » répondit Miss Leeson en frissonnant.

Mme Parker lui lança le regard incrédule, plein de pitié et de mépris glacé qu'elle réservait à ceux qui ne se qualifiaient pas comme médecins ou dentistes, et la conduisit à l'arrière du deuxième étage.

— « Huit dollars ? » dit Miss Leeson. « Mon dieu ! Je ne suis pas Hetty si j'ai l'air pâle. Je suis juste une pauvre petite travailleuse. Montrez-moi quelque chose de plus cher et de moins cher. »

M. Skidder sursauta et parsema le sol de mégots de cigarettes au coup frappé à sa porte.

— « Excusez-moi, M. Skidder, » dit Mme Parker avec son sourire démoniaque, à la vue de son pâle visage.
« Je ne savais pas que vous étiez là. J'ai demandé à la dame de jeter un œil à vos lambrequins. »

— « Ils sont trop beaux pour autre chose, » dit Miss Leeson, souriant comme le feraient les anges.

Après leur départ, M. Skidder se mit à remplacer dans sa dernière pièce (non publiée) la grande héroïne aux cheveux noirs par une petite héroïne espiègle, aux cheveux clairs et traits vivaces.

— « Anna Held va adorer ça, » se dit-il, les pieds contre les lambrequins, disparaissant dans un nuage de fumée comme une seiche aérienne.

Bientôt, l'appel de « Clara ! » annonça au monde l'état du portefeuille de Miss Leeson. Un gobelin sombre la saisit, monta l'escalier ténébreux, la plaça dans un réduit éclairé par la lucarne et murmura les mots cabalistiques et menaçants :

— « Deux dollars ! »

— « Je le prends ! » soupira Miss Leeson, s'effondrant sur le lit de fer grinçant.

Chaque jour, Miss Leeson sortait travailler. Le soir, elle ramenait des papiers manuscrits et en faisait des copies avec sa machine à écrire. Parfois, elle n'avait pas de travail le soir et s'asseyait alors sur les marches du perron avec les autres locataires.

Miss Leeson n'était pas destinée à une chambre de grenier lorsqu'on avait conçu ses plans. Elle était gaie et pleine de fantaisie tendre et fantasque. Une fois, elle laissa M. Skidder lui lire trois actes de sa grande comédie non publiée, It's No Kid ; or, The Heir of the Subway.

Il y avait de la réjouissance parmi les locataires masculins chaque fois que Miss Leeson pouvait rester une heure ou deux sur les marches. Mais Miss Longnecker, la grande blonde qui enseignait dans une école publique et disait « Vraiment ! » à tout ce qu'on disait, s'asseyait en haut en reniflant. Miss Dorn, qui tirait sur les canards mobiles à Coney tous les dimanches et travaillait dans un grand magasin, s'asseyait en bas en reniflant. Miss Leeson s'asseyait au milieu, et les hommes se regroupaient rapidement autour d'elle.

Surtout M. Skidder, qui l'avait imaginée dans le rôle principal d'un drame privé et romantique de la vie réelle, et surtout M. Hoover, quarante-cinq ans, gros, rougeaud et un peu ridicule, et surtout le très jeune M. Evans, qui feignait une toux pour qu'elle lui demande d'arrêter de fumer. Les hommes la trouvaient « la plus drôle et la plus joyeuse », mais les reniflements du haut et du bas demeuraient implacables.

• • • •

Je vous prie de laisser la scène en suspens tandis que le Chœur se penche sur la graisse de M. Hoover et verse une larme épicédiennne. Accordez les tuyaux à la tragédie du suif, malédiction de la masse, calamité de la corpulence. En vain, le cœur le plus fidèle bat au-dessus d'une ceinture de 52 pouces. Fuis, Hoover ! Hoover, quarante-cinq ans, rougeaud, ridicule et gros, aurait pu séduire Hélène elle-même ; Hoover est chair pour la perdition. Jamais tu n'as eu de chance, Hoover.

Un soir d'été, tandis que les locataires de Mme Parker étaient assis ainsi, Miss Leeson leva les yeux vers le ciel et s'exclama de son petit rire joyeux :

— « Mais voilà Billy Jackson ! Je le vois d'ici aussi. »

Tous levèrent les yeux — certains vers les fenêtres des gratte-ciels, d'autres à la recherche d'un dirigeable, guidé par Jackson.

— « C'est cette étoile, » expliqua Miss Leeson, pointant du petit doigt. « Pas la grande qui scintille, mais la bleue stable à côté. Je la vois chaque nuit par ma lucarne. Je l'ai nommée Billy Jackson. »

— « Vraiment ! » dit Miss Longnecker. « Je ne savais pas que vous étiez astronome, Miss Leeson. »

— « Oh oui, » dit la petite observatrice, « je sais autant qu'eux sur le style de manches qu'ils porteront l'automne prochain sur Mars. »

— « Vraiment ! » dit Miss Longnecker. « L'étoile dont vous parlez est Gamma, de la constellation Cassiopée. Elle est presque de la deuxième magnitude, et son passage au méridien est — »

— « Oh, » dit le très jeune M. Evans, « je pense que Billy Jackson est un bien meilleur nom. »

— « Moi aussi, » dit M. Hoover, défiant Miss Longnecker. « Miss Leeson a autant de droit de nommer les étoiles que ces vieux astrologues. »

Miss Longnecker ne put qu'acquiescer, surprise.

Miss Dorn demanda si c'était une étoile filante : « J'ai touché neuf canards sur dix à Coney dimanche. »

— « On ne la voit pas très bien d'ici, » dit Miss Leeson. « Vous devriez la voir de ma chambre. On peut voir les étoiles même en plein jour au fond d'un puits. La nuit, ma chambre est comme un puits de mine, et Billy Jackson ressemble à un gros diamant qui ferme le kimono de la Nuit. »

Puis vint un moment où Miss Leeson n'apporta plus de documents à copier. Le matin, elle passait de bureau en bureau et laissait son cœur fondre sous les refus froids transmis par de jeunes messagers insolents.

Un soir, elle monta fatiguée le perron de Mme Parker à l'heure habituelle de son retour du restaurant — mais elle n'avait pas diné.

À peine entrée dans le hall, M. Hoover la saisit et profita de l'occasion pour lui demander sa main, sa corpulence planant sur elle comme une avalanche. Elle esquiva et s'accrocha à la balustrade. Il essaya de prendre sa main, et elle la leva pour le frapper faiblement au visage. Marche après marche, elle grimpa en se traînant par la rampe.

Elle passa devant la porte de M. Skidder, qui réécrivait des directions de scène pour Myrtle Delorme (Miss Leeson) dans sa comédie non acceptée, et enfin ouvrit la porte de sa chambre de grenier.

Trop faible pour allumer la lampe ou se déshabiller, elle s'effondra sur le lit en fer, son corps frêle à peine soutenu par les ressorts usés. Dans cette Erebus, elle leva lentement ses lourdes paupières et sourit.

Car Billy Jackson brillait au-dessus d'elle, calme, clair et constant à travers la lucarne. Il n'y avait plus de monde autour. Elle était plongée dans un puits de ténèbres, avec seulement ce petit carré de lumière pâle encadrant l'étoile qu'elle avait si fantaisistiquement, et oh, si inefficacement, nommée. Miss Longnecker devait avoir raison : c'était Gamma, de Cassiopée, et non Billy Jackson. Pourtant, elle ne pouvait se résoudre à l'appeler Gamma.

Allongée sur le dos, elle essaya deux fois de lever le bras. La troisième fois, deux doigts fins atteignirent ses lèvres et elle envoya un baiser dans le puits noir à Billy Jackson. Son bras retomba mollement.

— « Adieu, Billy, » murmura-t-elle faiblement. « Tu es à des millions de kilomètres et tu ne scintilleras même pas une fois. Mais tu es resté là où je pouvais te voir la plupart du temps, quand il n'y avait rien d'autre que l'obscurité... Millions de kilomètres... Adieu, Billy Jackson. »

Clara, la domestique noire, trouva la porte verrouillée à dix heures le lendemain et la força. Le vinaigre, les claquements de poignets et même des plumes brûlées ne firent rien. On courut téléphoner pour une ambulance.

Bientôt, elle arriva en faisant son bruit de gong, et le jeune médecin, en veste de lin blanc, sûr de lui et actif, le visage à moitié affable, à moitié grave, monta les marches.

— « Appel ambulance pour le 49, » dit-il brièvement. « Quel est le problème ? »

— « Oh oui, docteur, » renifla Mme Parker, comme si le trouble causé par ce trouble dans la maison était le plus grand. « Je ne sais ce qui lui arrive. Rien ne la ramenait à elle. C'est une jeune femme, Miss Elsie — oui, Miss Elsie Leeson. Jamais auparavant dans ma maison... »

— « Quelle chambre ? » cria le médecin d'une voix terrible, à laquelle Mme Parker n'était pas habituée.

— « La chambre du grenier... »

Visiblement, le médecin connaissait l'emplacement des chambres de grenier. Il monta quatre marches à la fois. Mme Parker le suivit lentement, comme l'exigeait sa dignité.

Au premier palier, elle le rencontra revenant, portant l'astronome dans ses bras. Il s'arrêta et la laissa s'effondrer doucement, comme un vêtement raide tombant d'un clou. Depuis ce jour, des plis demeurèrent dans son esprit et son corps. Parfois, ses curieux locataires lui demandaient ce que le médecin lui avait dit.

— « Laissez ça, » répondait-elle. « Si je peux obtenir le pardon d'avoir entendu, je serai satisfaite. »

Le médecin traversa la foule de curieux avec son précieux fardeau, et même eux reculèrent, honteux, car son visage était celui de quelqu'un portant ses propres morts.

Il ne posa pas le corps sur le lit de l'ambulance, et se contenta de dire :

— « Roulez comme l'enfer, Wilson. »

C'est tout. Est-ce une histoire ? Le lendemain matin, j'ai vu dans le journal un petit fait divers, et la dernière phrase m'a aidé (comme elle m'a aidé) à relier les incidents.

Elle racontait l'admission à l'hôpital Bellevue d'une jeune femme retirée du 49 East Street, souffrant de faiblesse due à la famine. Elle se terminait ainsi :

— « Le Dr William Jackson, médecin de l'ambulance ayant pris en charge le cas, affirme que la patiente se rétablira. »

V. Un service d'amour

Quand on aime son art, aucun service ne semble trop difficile. Telle est notre hypothèse. Cette histoire en tirera une conclusion, et montrera en même temps que l'hypothèse est incorrecte. Ce sera une petite nouveauté en logique et un exploit en narration, un peu plus ancien que la Grande Muraille de Chine.

Joe Larrabee venait des plaines de chêne rouge du Midwest, débordant d'un génie pour l'art pictural. À six ans, il avait dessiné une image de la pompe du village avec un notable passant rapidement. Ce dessin fut encadré et exposé dans la vitrine de la pharmacie, à côté d'un épi de maïs aux rangs irréguliers. À vingt ans, il partit pour New York, avec une cravate flottante et un capital un peu serré.

Delia Caruthers chantait dans six octaves, avec tant de promesses, dans un petit village du Sud que ses proches avaient cotisé pour lui permettre d'aller « au Nord » et de « finir sa formation ». Ils ne pouvaient pas la voir... mais c'est notre histoire.

Joe et Delia se rencontrèrent dans un atelier où un groupe d'étudiants en art et musique s'étaient rassemblés pour discuter du clair-obscur, de Wagner, de la musique, des œuvres de Rembrandt, de Waldteufel, du papier peint, de Chopin et du thé Oolong.

Joe et Delia tombèrent amoureux l'un de l'autre, ou de chacun selon votre préférence, et se marièrent rapidement – car, comme dit plus haut, lorsqu'on aime son art, aucun service ne semble trop difficile.

Le couple commença à vivre dans un appartement. C'était un appartement solitaire – quelque chose comme le la dièse tout à gauche d'un clavier de piano. Et ils étaient heureux, car ils avaient leur art et l'un l'autre. Mon conseil à un jeune homme riche serait : vend tout ce que tu possèdes, et donne-le au pauvre... concierge, pour le privilège de vivre dans un appartement avec ton art et ta Delia.

Les habitants d'appartement confirmeront que leur bonheur est véritable. Si un foyer est heureux, il n'a pas besoin d'être spacieux : laissez la commode s'effondrer et devenir une table de billard, la cheminée se transformer en rameur, le secrétaire en chambre supplémentaire, le lavabo en piano droit ; que les quatre murs se rapprochent si cela vous chante, tant que vous et votre Delia êtes au centre. Mais si le foyer est du genre opposé, qu'il soit immense : entrez par la porte d'or, accrochez votre chapeau à Hatteras, votre cape au cap Horn, et sortez par le Labrador.

Joe étudiait sous la direction du grand Maître – vous connaissez sa renommée. Ses honoraires sont élevés ; ses cours légers ; ses coups de pinceau lui ont valu la célébrité. Delia étudiait avec Rosenstock, fameux pour déranger les touches du piano.

Ils étaient très heureux tant que leur argent dura. Comme tout le monde – mais je ne serai pas cynique. Leurs objectifs étaient clairs et définis. Joe devait bientôt être capable de réaliser des tableaux que les vieux messieurs à favoris fins et poches épaisse se disputeraient dans son atelier pour avoir le privilège de les acheter. Delia devait devenir familière, puis méprisante de la musique, pour que, voyant des places et des loges invendues, elle puisse s'enfermer dans un dîner privé et refuser de monter sur scène.

Mais le meilleur, à mon avis, était la vie domestique dans le petit appartement : les discussions passionnées après les cours, les dîners chaleureux et les petits-déjeuners légers, l'échange d'ambitions – ambitions tissées l'une dans l'autre ou sinon dérisoires – l'aide et l'inspiration mutuelles ; et – pardonnez mon absence d'artifice – les sandwiches aux olives et au fromage à 23h.

Mais au bout d'un moment, l'Art flétrit. Cela arrive parfois, même si un aiguilleur ne l'arrête pas. Tout sortait et rien n'entrant, comme disent les vulgaires. L'argent manquait pour payer le Maître et Rosenstock.

Lorsqu'on aime son art, aucun service ne semble trop difficile. Alors Delia déclara qu'elle devait donner des cours de musique pour faire chauffer le plat.

Pendant deux ou trois jours, elle alla chercher des élèves. Un soir, elle rentra ravie.

« Joe, chéri, » dit-elle joyeusement, « j'ai un élève. Et, oh, les gens les plus adorables ! La fille du général A. B. Pinkney, rue 71. Une maison splendide, Joe : tu devrais voir la porte d'entrée ! Byzantin, je pense que tu dirais. Et à l'intérieur ! Oh, Joe, je n'ai jamais rien vu de pareil !

Mon élève s'appelle Clémentina. Je l'aime déjà tendrement. C'est une créature délicate, toujours habillée de blanc, avec des manières simples et adorables ! Elle a seulement dix-huit ans. Je dois donner trois leçons par semaine, et, tu sais, Joe ! 5 \$ par leçon. Cela ne me dérange pas : quand j'aurai deux ou trois élèves de plus, je pourrai reprendre mes leçons avec Rosenstock. Allez, lisso cette ride entre tes sourcils, chéri, et allons dîner tranquillement. »

« C'est bien pour toi, Dele, » répondit Joe en attaquant une boîte de petits pois avec un couteau et une hachette, « mais moi ? Crois-tu que je vais te laisser courir après des honoraires pendant que je flâne dans le monde de l'Art ? Par les os de Benvenuto Cellini ! Je peux vendre des journaux ou poser des pavés et rapporter un ou deux dollars. »

Delia vint et s'accrocha à son cou.

« Joe, chéri, tu es ridicule. Tu dois continuer tes études. Ce n'est pas comme si j'avais abandonné la musique pour travailler ailleurs. Pendant que j'enseigne, j'apprends. Je suis toujours avec ma musique. Et nous pouvons vivre aussi heureux que des millionnaires avec 15 \$ par semaine. Ne pense pas à quitter le Maître. »

« D'accord, » dit Joe en saisissant le plat de légumes bleu festonné. « Mais je déteste que tu donnes des leçons. Ce n'est pas de l'Art. Mais tu es un amour de le faire. »

« Lorsqu'on aime son art, aucun service ne semble trop difficile, » dit Delia.

« Le Maître a loué le ciel dans ce croquis que j'ai fait dans le parc, » dit Joe. « Et Tinkle m'a permis d'en accrocher deux dans sa vitrine. Je pourrai peut-être en vendre un si le type d'idiot fortuné approprié le voit. »

« J'en suis sûre, » dit Delia avec douceur. « Et maintenant, soyons reconnaissants envers le général Pinkney et ce rôti de veau. »

Toute la semaine suivante, les Larrabee prirent le petit-déjeuner tôt. Joe était enthousiaste pour des croquis matinaux de Central Park, et Delia le préparait, le cajolait, le félicitait et l'embrassait à sept heures. L'Art est une maîtresse captivante. La plupart du temps, il rentrait à sept heures du soir.

À la fin de la semaine, Delia, douce et fière mais fatiguée, jeta triomphalement trois billets de cinq dollars sur la table centrale de son salon.

« Parfois, » dit-elle avec un peu de fatigue, « Clémentina me teste. J'ai peur qu'elle ne pratique pas assez, et je dois lui répéter sans cesse les mêmes choses. Et elle est toujours habillée tout en blanc, ce qui devient monotone. Mais le général Pinkney est un homme adorable ! J'aimerais que tu le connaisses, Joe. Il vient parfois pendant que je suis au piano avec Clémentina – c'est un veuf – et il se tient là, tirant sa barbe blanche. "Et comment progressent les doubles croches et quadruples croches ?" demande-t-il toujours.

« J'aimerais que tu voies les lambris du salon, Joe ! Et ces rideaux en astrakan. Et Clémentina a une drôle de petite toux. J'espère qu'elle est plus forte qu'elle n'en a l'air. Oh, je m'attache vraiment à elle, elle est si douce et bien élevée. Le frère du général Pinkney a été ministre en Bolivie. »

Puis Joe, avec l'air d'un Monte-Cristo, sortit un billet de dix, un de cinq, un de deux et un d'un – tous des billets légaux – et les posa à côté des gains de Delia.

« J'ai vendu cette aquarelle de l'obélisque à un homme de Peoria, » annonça-t-il avec emphase.

« Ne me fais pas marcher, » dit Delia. « Pas de Peoria ! »

« Si, si. J'aimerais que tu le voies, Dele. Un gros homme avec une écharpe en laine et un cure-dents en plume. Il a vu le croquis dans la vitrine de Tinkle et a d'abord cru que c'était un moulin à vent. Mais il a été joueur et l'a acheté quand même. Il en a commandé un autre – une huile du dépôt de fret de Lackawanna – pour l'emporter. Des leçons de musique ! Oh, je suppose que l'Art est encore là. »

« Je suis si contente que tu continues, » dit Delia avec enthousiasme. « Tu vas réussir, chéri. Trente-trois dollars ! Nous n'avions jamais eu autant à dépenser. Nous aurons des huîtres ce soir. »

« Et du filet mignon aux champignons, » dit Joe. « Où est la fourchette à olives ? »

Le samedi soir suivant, Joe rentra le premier. Il étala ses 18 \$ sur la table du salon et se lava les mains, couvertes de peinture sombre.

Une demi-heure plus tard, Delia arriva, sa main droite enveloppée dans un paquet informe de bandages.

« Que s'est-il passé ? » demanda Joe après les salutations d'usage.

Delia rit, mais pas avec beaucoup de joie.

« Clémentina, » expliqua-t-elle, « a insisté pour un Welsh rabbit après sa leçon. C'est une drôle de fille. Un Welsh rabbit à cinq heures de l'après-midi. Le général était là. Tu aurais dû le voir courir pour le plat chaud, Joe, comme s'il n'y avait pas de domestique. Je sais que Clémentina n'est pas en très bonne santé ; elle est nerveuse. En servant le plat, elle a renversé beaucoup de liquide bouillant sur ma main et mon poignet. Ça faisait très mal, Joe. Et la pauvre fille était désolée ! Mais le général Pinkney ! – Joe, ce vieil homme a failli devenir fou. Il a envoyé quelqu'un – ils ont dit que c'était le mécanicien du sous-sol ou autre – à la pharmacie pour de l'huile et des pansements. Ça ne fait plus trop mal maintenant. »

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Joe en prenant doucement sa main et en touchant des filaments blancs sous les bandages.

« C'est quelque chose de doux, » dit Delia, « qui avait de l'huile dessus. Oh, Joe, as-tu vendu un autre croquis ? » Elle avait vu l'argent sur la table.

« Moi ? » dit Joe. « Demande donc à l'homme de Peoria. Il a reçu son dépôt aujourd'hui et pense qu'il veut peut-être une autre vue de parc et du fleuve Hudson. À quelle heure t'es-tu brûlée, Dele ? »

« Cinq heures, je crois, » dit Delia plaintive. « Le fer – enfin, le plat est sorti du feu à ce moment-là. Tu aurais dû voir le général Pinkney, Joe, quand – »

« Assieds-toi un instant, Dele, » dit Joe. Il la fit asseoir sur le canapé, s'assit à côté d'elle et mit son bras autour de ses épaules. « Que faisais-tu ces deux dernières semaines, Dele ? » demanda-t-il.

Elle résista un moment avec un regard rempli d'amour et d'obstination, marmonna vaguement quelques mots sur le général Pinkney ; puis elle baissa la tête et la vérité et les larmes surgirent.

« Je n’arrivais pas à trouver d’élèves, » avoua-t-elle. « Et je ne supportais pas que tu arrêtes tes leçons ; alors j’ai trouvé un travail à la blanchisserie de la 24e rue. Et je pense que j’ai bien fait de combler à la fois le général Pinkney et Clémentina, non Joe ? Et quand une fille à la blanchisserie a posé un fer chaud sur ma main cet après-midi, je suis rentrée chez nous en inventant l’histoire du Welsh rabbit. Tu n’es pas en colère, Joe ? Et si je n’avais pas travaillé, tu n’aurais peut-être pas vendu tes croquis à l’homme de Peoria. »

« Il n’était pas de Peoria, » dit Joe lentement.

« Eh bien, peu importe. Comme tu es habile, Joe – et – embrasse-moi, Joe – et comment as-tu pu soupçonner que je ne donnais pas de leçons de musique à Clémentina ? »

« Je ne l’ai pas su, » dit Joe, « jusqu’à ce soir. Et je ne l’aurais pas su alors, si je n’avais pas envoyé ce coton et cette huile du sous-sol cet après-midi pour une fille à l’étage qui s’était brûlé la main avec un fer à repasser. J’ai allumé la chaudière de cette blanchisserie pendant deux semaines. »

« Et alors tu n’as pas... »

« Mon acheteur de Peoria, » dit Joe, « et le général Pinkney sont tous deux créations du même art – mais tu n’appellerais ni l’un ni l’autre peinture ou musique. »

Alors ils rirent tous les deux, et Joe commença :

« Lorsqu’on aime son art, aucun service ne semble... »

Mais Delia l’arrêta, posant sa main sur ses lèvres. « Non, » dit-elle, « juste “Lorsqu’on aime.” »

VI. La présentation de Maggie

Chaque samedi soir, le Clover Leaf Social Club organisait un bal dans la salle du Give and Take Athletic Association, à l’est de la ville.

Pour y assister, il fallait être membre de l’association... ou bien travailler à la fabrique de boîtes en carton de Rhinegold, surtout si on faisait partie des filles qui dansaient la valse du bon pied !

Les membres du club pouvaient inviter une amie extérieure pour une soirée, mais la plupart venaient avec leur « fille de la fabrique » attitrée.

Peu d’étrangers réussissaient à s’introduire dans ces bals bien fermés.

Maggie Toole, à cause de ses yeux ternes, de sa grande bouche et de sa façon maladroite de danser, n’avait jamais de cavalier. Elle allait au bal avec Anna McCarty, sa meilleure amie, et le petit ami d’Anna, Jimmy Burns.

Tous trois travaillaient ensemble à la fabrique et ne se quittaient presque jamais. Chaque samedi, Anna et Jimmy passaient chercher Maggie pour aller au bal.

Le club Give and Take portait bien son nom : la salle, décorée d’appareils de musculation, servait à renforcer les bras des membres, qui se battaient souvent avec la police ou d’autres associations « sportives ». Mais les bals du samedi étaient un moment plus doux — une façade respectable pour ce club un peu bagarreur.

Un samedi, la fabrique ferma à 15 h.

Comme toujours, Anna dit à Maggie en la quittant :

— Sois prête à sept heures, Mag ! Jimmy et moi passerons te prendre.

Mais cette fois, Maggie répondit d'un ton fier et avec un éclat dans les yeux :

— Merci, Anna, mais ce soir, pas besoin ! J'ai un ami qui vient me chercher pour m'accompagner au bal.

Anna n'en croyait pas ses oreilles !

— Quoi ?! Maggie, toi ? Tu plaisantes ?! C'est qui ? D'où il sort ?

Maggie sourit mystérieusement :

— Tu verras ce soir. Il est très chic, mieux habillé que Jimmy, et plus grand aussi. Je te le présenterai.

Le soir venu, Anna et Jimmy furent parmi les premiers arrivés. Anna guettait la porte, impatiente de voir le « fameux » cavalier de son amie.

À 8 h 30, Maggie entra triomphalement, au bras d'un homme élégant.

Il était beau, bien habillé, souriant, et semblait sûr de lui.

Maggie, d'habitude si effacée, rayonnait.

Les filles de la fabrique chuchotaient :

— Regarde, Maggie Toole a enfin trouvé quelqu'un !

Les garçons, eux, riaient :

— Son gars, c'est un figurant de théâtre ou quoi ?

Mais Maggie s'en moquait : ce soir-là, elle vivait son rêve.

Son prince s'appelait Terry O'Sullivan. Il dansait bien, parlait avec aisance, et faisait tourner toutes les têtes.

Même Dempsey Donovan, le chef respecté du club, le remarqua.

Dempsey était fort, craint, toujours tiré à quatre épingle. C'était un vrai dur, protégé par les gros bonnets du quartier.

Mais quand il vit Terry O'Sullivan danser deux fois avec la fille qu'il considérait comme la sienne, son regard changea.

À dix heures, il alla parler discrètement à Big Mike O'Sullivan, le chef du clan, qui lui dit :

— Jamais entendu parler de ce type.

Quand la musique s'arrêta, Dempsey s'approcha de Terry au milieu de la salle :

— Eh bien, monsieur O'Sullivan, où disiez-vous habiter ?

Le ton était glacé.

Terry répondit avec arrogance :

— Sur Grand Street. Facile à trouver. Et toi ?

Les deux hommes se jaugeaient comme deux lions.

Dempsey reprit :

— "Big Mike" dit qu'il ne t'a jamais vu. Tu dis t'appeler O'Sullivan ? Drôle de coïncidence.

L'autre haussa les épaules.

— Il n'a pas tout vu dans sa vie, ton Mike.

Alors Dempsey dit calmement :

— Oh, je comprends maintenant... Tu n'es pas un O'Sullivan. Tu es juste un singe.

Terry fit un geste brusque, mais deux hommes du club le saisirent aussitôt par les bras. Ils le conduisirent vers une petite salle à l'arrière : c'est là que le club réglait les « différends » à coups de poing, loin des dames.

Pendant ce temps, Maggie, ne voyant plus son cavalier, s'inquiéta.

— Où est-il passé ? demanda-t-elle.

— Dempsey s'est pris la tête avec ton type. Ils sont sortis derrière, répondit une amie.

Maggie devint pâle.

— Mon Dieu, ils vont se battre ! Dempsey va le tuer !

Elle fonça à travers la foule, poussa la porte du fond et entra dans la salle au moment où Terry levait un couteau.

Sans hésiter, elle sauta sur son bras, le désarma, et le couteau tomba au sol avec fracas.

Un silence glacé suivit.

Dempsey regarda l'homme avec mépris et dit :

— Dehors, Giuseppi. Quelqu'un te jettera ton chapeau.

Alors Maggie, tremblante, avoua la vérité :

— Je le savais, Dempsey. Il s'appelle Tony Spinelli, pas O'Sullivan. C'est un Italien. Je voulais juste avoir un cavalier, pour une fois... Alors je lui ai dit de se faire passer pour un Irlandais. Je savais que sinon, personne ne voudrait de lui.

C'était stupide. Je vais quitter le club...

Dempsey haussa les épaules, puis dit à son ami :

— Balance ce couteau par la fenêtre. Et dis qu'O'Sullivan a dû partir à un appel urgent.

Il se tourna vers Maggie et dit doucement :

— Dis donc, Mag... Je te raccompagne ce soir. Et samedi prochain, si je viens te chercher, tu veux venir au bal avec moi ?

Les yeux de Maggie s'illuminèrent aussitôt.

— Avec toi, Dempsey ? Bien sûr ! Est-ce qu'un canard refuserait de nager ?

VII. Le policier et l'hymne

Soapy s'agitait mal à l'aise sur son banc à Madison Square. Quand, les soirs d'automne, on entend les oies sauvages passer dans le ciel, quand les femmes sans manteaux de fourrure se montrent plus tendres envers leurs maris, et quand Soapy remue nerveusement sur son banc, on peut être sûr que l'hiver approche.

Une feuille morte tomba sur ses genoux, comme une carte de visite de Jack Frost. Ce compagnon fidèle des habitués de Madison Square annonce toujours son arrivée annuelle. Aux carrefours, il remet sa carte au vent du Nord, le valet de pied du grand manoir de l'air libre, pour prévenir les habitants qu'il faut se préparer.

Soapy comprit qu'il était temps de mettre en place une sorte de comité personnel chargé de prévoir les moyens nécessaires afin de se protéger des rigueurs du froid. C'est pourquoi il s'agait ainsi sur son banc.

Ses ambitions hivernales n'étaient pas grandes. Il ne rêvait pas de croisières en Méditerranée, ni de ciels ensoleillés du Sud ou de séjours à Naples. Tout ce qu'il désirait, c'était passer trois mois sur l'Île de

Blackwell, au chaud, avec un lit, de la nourriture et un minimum de compagnie, à l'abri du vent et des policiers. Pour lui, cela représentait le vrai bonheur.

Depuis des années, l'Île de Blackwell constituait son refuge d'hiver. Pendant que les riches New-Yorkais achetaient leurs billets pour Palm Beach ou la Riviera, Soapy préparait humblement son voyage annuel vers l'Île. La nuit précédente, il s'était protégé du froid en se couvrant de trois journaux du dimanche glissés sous son manteau et autour de ses jambes, mais cela n'avait pas suffi alors qu'il dormait sur son banc près de la fontaine glacée du square. Ainsi, l'Île apparaissait comme le seul refuge possible.

Soapy méprisait la charité. Selon lui, la Loi était plus bienveillante que la philanthropie. Les institutions municipales et religieuses offraient certes le gîte et le couvert, mais au prix d'une humiliation. Chaque lit de charité nécessitait un bain, et chaque morceau de pain s'accompagnait d'un interrogatoire personnel. Fier, Soapy préférait être l'hôte de la Loi, qui au moins, ne s'ingérait pas dans la vie privée d'un gentleman.

Ayant décidé d'aller sur l'Île, Soapy se mit immédiatement en quête d'un moyen d'y parvenir. La méthode la plus agréable consistait à dîner dans un grand restaurant et, après avoir déclaré son insolvabilité, se faire arrêter sans résistance. Le juge s'occupait du reste.

Il quitta le parc et se rendit sur Broadway, devant un café étincelant de lumières et de luxe. Bien rasé, correctement vêtu et avec une cravate offerte par une dame missionnaire, il avait fière allure. Une fois assis à table, personne ne doutera de lui. Il rêvait déjà d'un canard rôti, d'un Chablis, d'un Camembert et d'un cigare.

Mais à peine avait-il franchi la porte que le maître d'hôtel remarqua son pantalon effiloché et ses chaussures usées. Deux serveurs le saisirent fermement et le jetèrent sur le trottoir.

Soapy s'éloigna, dépité. Son chemin vers l'Île ne passerait pas par la gastronomie.

Il aperçut bientôt une vitrine bien éclairée et, prenant une pierre, la lança à travers la vitre. En quelques secondes, un policier accourut. Soapy resta sur place, les mains dans les poches, souriant à la vue de l'uniforme.

— « Ce n'est pas toi qui as fait ça ? » demanda l'agent.

— « Et pourquoi pas ? » répondit Soapy calmement.

Mais le policier ne le crut pas. Les vrais casseurs de vitres ne restent pas sur place à discuter. L'agent partit à la poursuite d'un homme qui courait au loin, et Soapy, déçu, continua son chemin.

Il entra ensuite dans un petit restaurant populaire, mangea copieusement, puis annonça fièrement qu'il n'avait pas un sou.

— « Appelez un policier, » dit-il.

— « Pas question, » répliqua le serveur avant de le jeter dehors avec son collègue.

Il était toujours libre.

Plus loin, il aperçut une jeune femme seule, tandis qu'un policier se tenait non loin d'elle. Soapy décida de jouer le rôle du « dragueur de trottoir » pour se faire arrêter pour harcèlement. Il s'approcha, fit des yeux doux, toussa, sourit et lança :

— « Salut, beauté ! Tu veux venir jouer dans ma cour ? »

Mais la jeune femme éclata de rire :

— « D'accord, Mike ! Mais paye-moi une bière d'abord ! »

C'était une fille de rue, pas une demoiselle offensée. Encore raté.

Désespéré, Soapy se mit à hurler et à gesticuler devant un théâtre, sous les yeux d'un policier. Mais l'agent, le prenant pour un étudiant ivre, l'ignora. Il restait toujours dehors, libre.

Finalement, Soapy vit un homme bien mis poser son parapluie à la porte d'un magasin de cigarettes. Il s'en empara et s'éloigna tranquillement. Le propriétaire le rattrapa, furieux. Soapy le provoqua :

— « Appelle donc un policier ! Il est juste au coin ! »

Mais l'homme, gêné, recula en balbutiant qu'il avait peut-être fait erreur. Encore une fois, aucune arrestation.

Abattu, Soapy erra jusqu'à une vieille église silencieuse. De la lumière filtrait par une fenêtre, et de douces notes d'orgue s'échappaient dans la nuit.

La musique le bouleversa. Elle réveilla en lui des souvenirs d'enfance, de pureté, d'amis et d'espoir. Une émotion nouvelle l'envahit : le désir de changer et de redevenir un homme digne. Il se promit de trouver du travail dès le lendemain et de reprendre sa vie en main.

Mais soudain, une main se posa sur son épaule. C'était un policier.

— « Que fais-tu là ? »

— « Rien, » répondit Soapy.

— « Alors venez », dit le policier.

— « Trois mois sur l'île », a déclaré le magistrat de police

Tribunal le lendemain matin.

VIII. Mémoires d'un chien jaune

Je ne pense pas que cela vous surprendra beaucoup de lire un texte écrit par un animal. M. Kipling et bien d'autres ont déjà montré que les bêtes peuvent s'exprimer dans un anglais très rémunérateur, et de nos jours, aucun magazine ne paraît sans une histoire d'animal, sauf ces vieux mensuels d'autrefois qui continuent encore à publier des portraits de Bryan et des images de l'éruption de la montagne Pelée.

Mais ne vous attendez pas ici à une littérature prétentieuse, comme celle où Bearoo l'ours, Snakoo le serpent et Tammanoo le tigre parlent dans les *Livres de la Jungle*. Un chien jaune qui a passé la plus grande partie de sa vie dans un petit appartement bon marché de New York, dormant dans un coin sur un vieux jupon en satin (celui taché de vin de Porto au banquet des dames débardeurs), ne doit pas être censé faire des prouesses de style.

Je suis né chiot jaune ; date, lieu, race et poids inconnus.

La première chose dont je me souviens, c'est qu'une vieille femme me tenait dans un panier, à Broadway et la 23e rue, essayant de me vendre à une grosse dame. La vieille me présentait comme un authentique fox-terrier poméranien-hambletonien-irlanais-cochin-chinois de Stoke-Pogis.

La dame chercha quelques pièces dans son sac à main, les trouva, et paya. À partir de ce moment, je fus un animal de compagnie — le mignon petit trésor à maman.

Dites-moi, cher lecteur, avez-vous déjà senti une femme de 90 kilos, exhalant un parfum de fromage Camembert et de Peau d'Espagne, vous soulever dans ses bras et vous couvrir le nez de baisers en disant d'une voix d'opéra :

« Oh, qu'il est mignon mon petit chouchou-doudou-toudou-bibichon ! »

De chiot de race, je devins un bâtard jaune anonyme, ressemblant à un croisement entre un chat angora et une boîte de citrons. Mais ma maîtresse n'en sut jamais rien. Elle croyait que les deux chiots que Noé avait fait entrer dans l'arche étaient de mes ancêtres. Il fallut deux policiers pour l'empêcher de m'inscrire au concours du Siberian Bloodhound Prize au Madison Square Garden !

Je vais vous parler de notre appartement. C'était une maison ordinaire de New York : marbre au rez-de-chaussée, pavés au-dessus. Notre appartement était au troisième — enfin, trois escaliers plutôt que trois étages. Ma maîtresse l'avait loué vide et y avait mis tout le nécessaire : un salon antique de 1903, un chromo représentant des geishas, une plante en caoutchouc... et un mari.

Ah, ce pauvre bipède ! C'était un petit homme aux cheveux et à la barbe couleur sable, un peu comme les miens.

Dominé ? — oh, les toucans, les flamants et les pélicans avaient tous leur bec planté dans sa vie. Il essuyait la vaisselle et écoutait sa femme parler des « choses misérables et bon marché » que la dame du deuxième étage étendait à sa fenêtre. Et tous les soirs, pendant qu'elle préparait le dîner, elle lui faisait m'emmener en promenade au bout d'une ficelle.

Je commençais à plaindre ce pauvre mari. Nous nous ressemblions tellement que les gens le remarquaient dans la rue. Alors, pour éviter les beaux quartiers, nous allions du côté des rues populaires, là où les gens simples vivent entre les tas de neige sale de décembre.

Un soir, alors que nous marchions, je le regardai et je lui dis, à ma manière :

« Pourquoi fais-tu cette tête, mon vieux ? Elle ne t'embrasse pas, toi. Tu n'as pas à t'asseoir sur ses genoux à écouter ses sornettes. Sois heureux de n'être pas un chien, vieux camarade. Secoue-toi un peu et chasse ton cafard ! »

Il me regarda avec presque de l'intelligence dans les yeux et dit :

« Bon chien... tu as presque l'air de vouloir parler. Qu'est-ce qu'il y a, petit ? Des chats ? »

Des chats ! Parler ! Bien sûr, il ne pouvait pas comprendre. Les humains sont privés du langage des animaux.

En face de chez nous vivait une dame avec un petit terrier noir et feu. Son mari l'emménageait chaque soir en promenade, mais lui, il revenait toujours joyeux et sifflotant.

Un jour, j'échangeai quelques reniflements avec le terrier et je lui demandai :

« Dis donc, mon vieux, ton maître a l'air de bien aimer ces promenades. Comment fait-il pour être aussi content ? »

Le terrier me répondit :

« Facile ! Il boit ! D'abord, il est timide. Mais après huit saloons, il ne sait plus si je suis un chien ou un poisson-chat. J'ai déjà perdu deux centimètres de queue à force d'éviter les portes battantes ! »

Ce conseil me fit réfléchir.

Un soir, ma maîtresse ordonna à son mari de me sortir encore. Je me mis à tirer en direction d'un saloon attrayant. L'homme hésita, puis dit :

« Eh bien, mon vieux, tu veux m'inviter à boire ? Ça fait longtemps que je n'ai pas fait travailler le repose-pied ! »

Je savais que je l'avais eu. Il commanda des hots *scotches* et s'installa. Pendant une heure, il but et je mangeai les amuse-bouches gratuits. Quand tout fut fini, il me détacha, enleva mon collier et dit :

« Pauvre chien... elle ne t'embrassera plus. Va, fais-toi écraser par un tramway et sois heureux. »

Mais je refusai de le quitter. Je sautillai joyeusement autour de lui.

« Allons, vieux, tu ne vois pas qu'on est pareils, tous les deux ? Elle te bat avec un torchon, moi avec un ruban rose ! Restons ensemble, et soyons amis pour la vie ! »

Peut-être qu'il ne comprit pas mes mots, mais il me regarda longuement, comme s'il réfléchissait. Puis il dit :

« Chien, on ne vit qu'une douzaine de vies sur cette terre. Si je remets les pieds dans cet appartement, je serai un idiot — et si tu y retournes, tu es plus bête encore. Allons, partons vers l'Ouest ! »

Et nous voilà partis vers le ferry de la 23e rue.
De l'autre côté du fleuve, il dit à un inconnu :

« Moi et mon chien, nous partons pour les Montagnes Rocheuses. »

Mais ce qui me fit le plus plaisir, ce fut quand il me tira les oreilles et déclara :

« Sale cabot jaune, fils de paillasson ! Tu sais comment je vais t'appeler ? »

Je pensai à "Lovey", le surnom ridicule que me donnait sa femme, et je gémis.

« Je vais t'appeler Pete », dit-il.

Et si j'avais eu cinq queues, je les aurais toutes remuées pour lui montrer ma joie.

IX. Le philtre d'amour Ikey Schoenstein

La pharmacie Blue Light (la Lumière Bleue) se trouve au centre-ville, entre Bowery et First Avenue, là où la distance entre les deux rues est la plus courte.

La Blue Light n'est pas une pharmacie de luxe où l'on vend des parfums ou des glaces à la vanille. Si vous lui demandez un remède contre la douleur, elle ne vous donnera pas un bonbon.

Cette pharmacie méprise les nouvelles méthodes modernes. Elle prépare encore elle-même son laudanum et son sirop d'opium. On y fabrique les pilules à la main, sur une planche, roulées entre les doigts, puis saupoudrées de magnésie et rangées dans de petites boîtes en carton. Devant la boutique, des enfants pauvres jouent dans la rue — et finissent souvent à l'intérieur, à acheter des sirops contre la toux.

Ikey Schoenstein était le commis de nuit de la Blue Light — et aussi l’ami de ses clients. Dans ce quartier populaire, le pharmacien n’est pas seulement un vendeur : il est aussi conseiller, confident et parfois même un peu prêtre. Tout le monde connaissait le grand nez en bec d’Ikey, ses lunettes rondes et sa silhouette mince.

Ikey logeait chez Mme Riddle, à deux rues de là. Mme Riddle avait une fille nommée Rosy. Vous l’aurez deviné : Ikey était amoureux d’elle.

Pour lui, Rosy était la perfection même — la formule chimique de la beauté et de la douceur. Mais Ikey était timide. Derrière son comptoir, il se sentait savant et important ; dehors, il devenait maladroit, mal habillé et sentait les produits chimiques.

Le problème d’Ikey, c’était Chunk McGowan.

Chunk aussi voulait séduire Rosy. Mais, contrairement à Ikey, il n’était pas timide : il allait droit au but. Il était fort, courageux, un peu bagarreur, mais toujours souriant. Souvent, il venait à la *Blue Light* pour soigner une blessure ou un bleu, souvenir d’une bagarre du soir.

Un après-midi, Chunk entra tranquillement et s’assit sur un tabouret.

— Ikey, dit-il, j’ai besoin de ton oreille... et de tes médicaments.

Ikey le regarda avec inquiétude.

— Enlève ton manteau, dit-il. Tu t’es encore fait poignarder, hein ?

Chunk sourit.

— Pas cette fois. C’est plus grave. Écoute : Rosy et moi, on va s’enfuir ce soir pour se marier !

Ikey lâcha presque son pilon. Chunk continua :

— Enfin... si elle ne change pas d’avis d’ici là. Ça fait deux semaines qu’on prépare ça. Un jour elle dit oui, le soir non. Mais depuis deux jours, elle reste sur le “oui”. On doit partir à neuf heures. J’ai peur qu’elle me laisse tomber au dernier moment.

— Et les médicaments, dans tout ça ? demanda Ikey.

Chunk triturait un calendrier roulé entre ses doigts.

— Je ne veux pas que ça rate. J’ai tout prévu : un petit appartement à Harlem, des fleurs sur la table, une bouilloire prête à chauffer, et un pasteur à 9 h 30. Si seulement elle ne change pas d’idée !

Puis, un peu gêné, il ajouta :

— Dis, Ikey... il n’existe pas une sorte de poudre qui ferait qu’une fille t’aime plus si tu lui en donnes ?

Ikey haussa un sourcil, un peu méprisant. Mais Chunk insista :

— Un copain m’a dit qu’il en avait eu d’un médecin : il en a mis dans la boisson de sa copine, et deux semaines plus tard, ils étaient mariés !

Chunk était simple et sincère, mais décidé. Il voulait que tout réussisse.

— Si j’avais une poudre comme ça, dit-il, je la mettrais dans le dîner de Rosy. Juste pour l’aider à ne pas changer d’avis. Il suffit qu’elle tienne bon deux heures, et c’est gagné.

— Et vous partez à quelle heure ? demanda Ikey.

— À neuf heures. Le dîner est à sept. À huit, Rosy va se coucher avec un mal de tête. À neuf, je passe par le jardin du voisin, sous sa fenêtre, et on file ensemble. Simple, non ?

Ikey réfléchit un instant, puis dit :

— Chunk, ces poudres sont dangereuses. Mais toi, tu es mon ami. Alors, pour toi, je vais t’en faire une.

Il écrasa deux comprimés de morphine, ajouta un peu de sucre de lait, et plia la poudre dans un petit papier blanc.

— Donne-lui ça dans une boisson, dit-il. Ça la fera rêver de toi.

Chunk le remercia chaleureusement.

Mais aussitôt après, Ikey envoya un messager prévenir M. Riddle, le père de Rosy.

Celui-ci, homme gros et rougeaud, s'écria :

— Merci, Ikey ! Ce fainéant d'Irlandais ! Après le dîner, je monte dans la chambre au-dessus de celle de Rosy, je charge mon fusil, et s'il met un pied dans mon jardin, il sortira d'ici en ambulance !

Ikey, satisfait, imaginait déjà Chunk arrêté ou blessé, et Rosy endormie profondément grâce à la poudre.

Mais toute la nuit passa, et aucune nouvelle du drame.

Le matin, à huit heures, Ikey sortit précipitamment pour savoir ce qui s'était passé.

Et là, qui croisa-t-il ? Chunk McGowan, rayonnant, tout sourire !

— On l'a fait, mon vieux ! s'exclama-t-il. Rosy est descendue à la minute près ! On s'est mariés à 9 h 30 pile. Ce matin, elle m'a fait des œufs en kimono bleu. Quelle chance j'ai ! Viens nous voir un jour, Ikey !

— Et... et la poudre ? balbutia Ikey.

Chunk éclata de rire.

— Ah, ton truc ! Eh bien, voilà : au dîner, je me suis dit : "Chunk, si tu gagnes la fille, fais-le honnêtement, sans tricherie." Alors j'ai gardé ta poudre dans ma poche. Puis j'ai vu le vieux Riddle, qui me regardait de travers. Et je me suis dit : "Tiens, celui-là, il aurait bien besoin d'un peu d'affection." Alors j'ai versé la poudre... dans son café !

X. La chambre meublée

Instable, changeante, fugace comme le temps lui-même, une certaine partie de la population du quartier de briques rouges du bas West Side vit ainsi. Sans foyer fixe, ces gens ont des centaines de domiciles. Ils passent d'une chambre meublée à l'autre, éternels voyageurs — errants dans leur maison, errants dans leur cœur et leur esprit. Ils chantent « Home Sweet Home » en rythme syncopé, transportent leurs biens dans une boîte à chapeaux, et leurs plantes en caoutchouc deviennent leur figuier.

Ainsi, les maisons de ce quartier, ayant accueilli des milliers d'habitants, devraient avoir mille histoires à raconter — souvent ennuyeuses, sans doute — mais il ne serait pas surprenant qu'on y trouve un ou deux fantômes parmi tous ces esprits vagabonds.

Un soir, après la tombée de la nuit, un jeune homme errait parmi ces vieilles demeures rouges, frappant aux portes. À la douzième, il posa sa maigre valise sur le seuil et s'essuya le front et le ruban de son chapeau. La sonnette résonna faiblement, comme perdue dans un lointain écho.

À la porte de cette douzième maison vint une femme de ménage, qui lui donna l'impression d'un ver glouton et repu ayant vidé sa noix et cherchant maintenant à la remplir avec de nouveaux habitants comestibles.

Il demanda si une chambre était libre.

— Entrez, dit la femme de ménage, sa voix rauque et étrange, presque comme doublée de fourrure. — J'ai la chambre du troisième étage à l'arrière, libre depuis une semaine. Voulez-vous la voir ?

Le jeune homme la suivit à l'étage. Une lumière faible, provenant de nulle part en particulier, adoucissait les ombres des couloirs. Ils marchèrent silencieusement sur un tapis d'escalier qui semblait avoir poussé là comme une plante, devenu mousse épaisse et visqueuse. À chaque palier, des niches vides dans les murs suggéraient que des plantes ou des statues avaient jadis été là, mais avaient péri dans cet air corrompu.

— Voici la chambre, dit la femme de ménage. C'est une belle chambre. Elle n'est pas souvent libre. L'été dernier, j'y ai eu des locataires très élégants — aucun problème, et payés à l'avance. L'eau est au bout du couloir. Les Sprowls et Mooney y ont habité trois mois. Ils faisaient du vaudeville. Miss B'retta Sprowls — vous connaissez peut-être le nom — et le certificat de mariage était accroché au-dessus de la commode. Le gaz est là, et vous voyez qu'il y a beaucoup de placards. Tout le monde aime cette chambre. Elle ne reste jamais vide longtemps.

— Avez-vous beaucoup d'artistes ici ? demanda le jeune homme.

— Oui, ils vont et viennent. Une bonne partie de mes locataires travaille au théâtre. Vous êtes dans le quartier des artistes. Les acteurs ne restent jamais longtemps au même endroit.

Il loua la chambre, payant une semaine à l'avance. Il était fatigué et voulait s'installer immédiatement. La chambre avait été préparée avec serviettes et eau.

Alors qu'elle s'éloignait, il posa pour la millième fois la question qu'il gardait au bout de sa langue :

— Une jeune fille — Miss Vashner — Miss Eloise Vashner — vous souvenez-vous d'elle parmi vos locataires ? Elle devait chanter sur scène, probablement. Une jolie fille, taille moyenne, mince, cheveux dorés tirant sur le roux, avec un grain de beauté près du sourcil gauche.

— Non, je ne me souviens pas du nom. Les artistes changent de noms aussi souvent que de chambre. Ils vont et viennent.

Toujours non. Cinq mois de recherches incessantes et de réponses négatives. Le jour, il interrogeait managers, agents, écoles et choristes ; la nuit, il arpентait les théâtres, des grandes scènes aux petites salles où il craignait de trouver ce qu'il espérait tant. Il qui l'aimait le plus cherchait à la retrouver. Il savait que, depuis sa disparition, cette grande ville entourée d'eau la détenait quelque part, mais elle ressemblait à un immense sable mouvant, changeant constamment, sans fond, ses particules enfouies un jour pour refaire surface le lendemain.

La chambre meublée reçut son nouveau locataire avec un accueil factice, une hospitalité hâtive et hachée, comme le sourire trompeur d'une demi-mondaine. Le confort sophistiqué se reflétait dans le mobilier usé, le canapé et les fauteuils recouverts de brocart déchiré, un miroir étroit entre les fenêtres, des cadres dorés et un lit en laiton dans un coin.

Le jeune homme s'assit sur une chaise, tandis que la chambre, confuse, essayait de lui parler de ses anciens habitants.

Le tapis polychrome, entouré de nattes usées, les murs tapissés de reproductions d'œuvres romantiques — « Les Amants huguenots », « La Première Querelle », « Le Petit-Déjeuner de mariage », « Psyché à la fontaine » — tous racontaient les histoires des locataires passés. Le manteau de cheminée, les meubles ébréchés, les coussins déformés par les ressorts, tout témoignait des colères, jeux et frustrations accumulés dans la chambre par ceux qui l'avaient habitée.

Puis, soudain, un parfum doux et intense de mignonnette emplit la pièce. Comme un visiteur vivant, il sembla appeler le jeune homme.

— Quoi ? s'écria-t-il, se levant, cherchant d'où venait ce parfum.

Il reconnut le parfum qu'elle aimait, celui qu'elle avait fait sien. Il chercha frénétiquement dans les tiroirs et coins : épingle à cheveux, mouchoirs, boutons, programmes de théâtre... Et finalement, il trouva un petit ruban noir en satin, et son cœur s'arrêta un instant.

Il parcourut la chambre à quatre pattes, flairant, touchant chaque objet, incapable de percevoir qu'elle était là, invisible mais présente, l'enveloppant de son esprit et de son odeur.

Enfin, il pensa à la femme de ménage. Il descendit et frappa à une porte d'où filtrait la lumière.

— Pourriez-vous me dire, madame, qui occupait la chambre avant moi ?

— Oui, sir. Comme je l'ai dit, c'était les Sprowls et Mooney. Miss B'retta Sprowls au théâtre, et Mrs. Mooney.

Il la remercia et remonta. La chambre était redevenue silencieuse, l'essence qui l'avait animée disparue, remplacée par l'odeur vieille et moisie du mobilier.

Son espoir s'éteignit. Il s'assit, fixa la lumière du gaz jaune et commença à découper les draps en bandes pour boucher les interstices autour des fenêtres et portes. Une fois tout préparé, il ralluma le gaz et s'allongea sur le lit, soulagé.

Pendant ce temps, Mrs. McCool et Mrs. Purdy discutaient au sous-sol :

— J'ai loué le troisième étage ce soir, dit Mrs. Purdy. Un jeune homme a pris la chambre. Il est monté se coucher il y a deux heures.

— Vraiment ? s'émerveilla Mrs. McCool. Quelle chance de louer des chambres pareilles ! Et lui avez-vous dit ?

— Non, répondit Mrs. Purdy. Les chambres sont meublées à louer, mais je ne lui ai rien dit.

— C'est bien pensé, madame. Beaucoup de gens refuseraient une chambre si on leur disait qu'un suicide y avait eu lieu.

— Oui, nous devons gagner notre vie, acquiesça Mrs. Purdy. — La semaine dernière, une jeune fille a failli se suicider au gaz ici, un joli petit visage...

— Elle aurait été belle, mais pour ce grain de beauté près du sourcil... continua Mrs. McCool en remplissant son verre.

XI. La dernière feuille

Dans un petit quartier à l'ouest de Washington Square, les rues s'étaient égarées et s'étaient brisées en petites voies appelées des « places ». Ces « places » formaient des angles et des courbes étranges. Une rue se croisait même une ou deux fois elle-même. Un artiste avait un jour découvert le potentiel inattendu de cette rue : imaginez un collectionneur, chargé de factures pour peintures, papiers et toiles, qui, en parcourant ce chemin, se croise lui-même sans qu'un sou n'ait été payé !

Ainsi, les artistes vinrent bientôt s'installer dans le vieux Greenwich Village, à la recherche de fenêtres orientées au nord, de pignons du XVIII siècle, de greniers hollandais et de loyers bas. Ils apportèrent quelques chopes en étain et un ou deux réchauds de la Sixième Avenue, et devinrent une « colonie » d'artistes.

Au sommet d'un bâtiment trapu de trois étages, Sue et Johnsby avaient leur atelier. « Johnsby » était le diminutif de Joanna. L'une venait du Maine, l'autre de Californie. Elles s'étaient rencontrées à la table d'hôte d'un restaurant « Delmonico's » de la Eighth Street et avaient trouvé leurs goûts en art, en salade de chicorée et en manches de style évêque si semblables qu'elles décidèrent de partager un atelier.

C'était en mai. En novembre, un étranger froid et invisible, que les médecins appelaient la Pneumonie, rôdait dans la colonie, touchant ça et là ses victimes de son doigt glacé. À l'Est, ce ravageur frappait hardiment, ses victimes par dizaines, mais dans le labyrinthe des étroites « places » couvertes de mousse, ses pas étaient lents.

M. Pneumonia n'était pas ce qu'on appellerait un vieil homme chevaleresque. Une toute petite femme, dont le sang était affaibli par les zéphyrs californiens, n'était guère une proie pour ce vieux bonhomme rouge et à l'essoufflement court. Mais Johnsby fut frappée ; elle restait presque immobile dans son lit en fer peint, regardant à travers les petites vitres hollandaises le mur nu de la maison voisine.

Un matin, le médecin occupé invita Sue dans le couloir, son sourcil gris broussailleux froncé :

— Elle a une chance sûre — disons — dix, dit-il en secouant le mercure dans son thermomètre. Et cette chance dépend uniquement de sa volonté de vivre. Quand les gens s'alignent du côté du croque-mort, toute la pharmacopée devient ridicule. Votre petite s'est résolue à ne pas guérir. A-t-elle quelque chose en tête ?

— Elle... elle voulait peindre la baie de Naples un jour, répondit Sue.

— Peindre ? — bêtises ! A-t-elle quelque chose de sérieux en tête, comme un homme, par exemple ?

— Un homme ? dit Sue, d'un ton ironique. — Est-ce qu'un homme vaut... Non, docteur, il n'y a rien de ce genre.

— Alors c'est la faiblesse, dit le médecin. Je ferai tout ce que la science, à travers mes efforts, peut accomplir. Mais quand ma patiente commence à compter les voitures de son cortège funèbre, je réduis de 50 % l'efficacité des médicaments. Si vous la faites poser une question sur les nouvelles modes d'hiver pour les manches de manteau, je lui donnerai une chance sur cinq au lieu d'une sur dix.

Après le départ du médecin, Sue retourna à l'atelier et froissa une serviette japonaise en pulpe. Puis elle entra dans la chambre de Johnsby avec sa planche à dessin, sifflotant du ragtime.

Johnsby restait immobile sous les couvertures, le visage tourné vers la fenêtre. Sue arrêta de siffler, pensant qu'elle dormait.

Elle installa sa planche et commença un dessin à l'encre pour illustrer une histoire de magazine. Les jeunes artistes doivent se frayer un chemin vers l'Art en dessinant pour les histoires que de jeunes écrivains créent pour se faire un nom en Littérature.

Alors qu'elle esquissait un pantalon d'équitation élégant et un monocle sur le héros, un cowboy de l'Idaho, elle entendit un faible bruit, répété plusieurs fois. Elle se précipita au chevet.

Les yeux de Johnsby étaient grands ouverts. Elle regardait par la fenêtre et comptait — à rebours.

— Douze, dit-elle, puis onze, dix, neuf, huit, sept, presque ensemble.

Sue regarda avec inquiétude par la fenêtre. Qu'y avait-il à compter ? On ne voyait qu'une cour nue et morne, et le mur nu de la maison en briques à vingt pieds. Un vieux lierre, tordu et pourri à la base, grimpait à mi-hauteur du mur. Le souffle froid de l'automne avait fait tomber ses feuilles, ne laissant que ses branches presque nues accrochées aux briques.

— Qu'y a-t-il, ma chère ? demanda Sue.

— Six, dit Johnsby presque à voix basse. Elles tombent plus vite maintenant. Il y a trois jours, il y en avait presque cent. Compter me faisait mal à la tête. Maintenant, c'est facile. En voilà une autre. Il n'en reste plus que cinq.

- Cinq quoi, ma chère ?
- Des feuilles. Sur le lierre. Quand la dernière tombera, je partirai aussi. Je le sais depuis trois jours. Le médecin ne t'a-t-il pas dit ?
- Oh, je n'ai jamais entendu pareille absurdité, protesta Sue avec superbe mépris. Qu'est-ce que ces feuilles de lierre ont à voir avec ta guérison ? Et tu aimais tant cette vigne, coquine ! Ne fais pas l'idiote. Le médecin m'a dit ce matin que tes chances de guérir bientôt étaient de... voyons... dix pour un ! C'est presque aussi bon qu'à New York quand on prend le tram ou qu'on passe devant un immeuble neuf. Bois un peu de bouillon maintenant, et retourne à ton dessin pour le vendre à l'éditeur, acheter du porto pour ton enfant malade et des côtelettes pour toi.
- Je ne veux plus de vin, dit Johnsby, les yeux toujours fixés sur la fenêtre.
- Encore une autre tombe. Non, je ne veux pas de bouillon. Il en reste quatre. Je veux voir la dernière tomber avant la nuit. Alors je partirai aussi.
- Johnsby, ma chère, dit Sue en se penchant, promets-moi de garder les yeux fermés et de ne pas regarder par la fenêtre jusqu'à ce que j'aie fini de travailler. Je dois rendre ces dessins demain. J'ai besoin de lumière, sinon je tirerais le rideau.
- Tu ne peux pas dessiner dans l'autre pièce ? demanda Johnsby froidement.
- Je préfère être ici avec toi. Et je ne veux pas que tu continues à regarder ces stupides feuilles de lierre.
- Dis-moi dès que tu as fini, dit Johnsby en fermant les yeux, blanche et immobile comme une statue, car je veux voir la dernière feuille tomber. Je suis fatiguée d'attendre, fatiguée de penser. Je veux lâcher prise et descendre, descendre, comme une de ces pauvres feuilles.
- Essaie de dormir, dit Sue. Je dois appeler Behrman pour qu'il pose comme le vieux mineur ermite. Je ne serai pas partie une minute. Ne bouge pas jusqu'à mon retour.
- Le vieux Behrman vivait en bas, au rez-de-chaussée. Il avait plus de soixante ans, une barbe de Moïse à la Michel-Ange, et était un peintre raté depuis quarante ans. Il n'avait jamais peint de chef-d'œuvre, juste quelques travaux commerciaux ou publicitaires. Il servait de modèle aux jeunes artistes de la colonie qui ne pouvaient payer un professionnel. Il buvait trop de gin et parlait toujours de son futur chef-d'œuvre. C'était un petit vieil homme féroce, moqueur de toute faiblesse, et qui se considérait comme le protecteur des deux jeunes artistes de l'atelier.
- Sue trouva Behrman, imprégné de l'odeur de baies de genévrier, dans sa pièce faiblement éclairée. Dans un coin, une toile vierge attendait depuis vingt-cinq ans d'accueillir la première ligne de son chef-d'œuvre. Sue lui parla de la fantaisie de Johnsby et de sa peur que sa mince prise sur la vie se relâche et qu'elle s'envole comme une feuille.
- Le vieux Behrman, les yeux rouges et larmoyants, s'écria de mépris :
- Comment des gens peuvent-ils mourir parce que des feuilles tombent d'une vigne ? Je n'ai jamais entendu ça. Non, je ne poserai pas pour ton idiot de vieil ermite... Cette pauvre Miss Johnsby !
- Elle est très malade et faible, dit Sue. Le médecin a rendu son esprit morbide et plein d'idées étranges. Très bien, Behrman, si tu ne veux pas poser, ce n'est pas grave. Mais je pense que tu es un horripilant vieux flibbertigebbet.
- Tu es comme toutes les femmes ! cria Behrman. Qui a dit que je ne poserai pas ? Allons-y. Depuis une demi-heure j'essaie de dire que je suis prêt. Dieu ! ce n'est pas un endroit pour qu'une si bonne personne soit malade. Un jour je peindrai un chef-d'œuvre, et nous partirons tous.

Johnsy dormait quand ils remontèrent. Sue baissa le rideau jusqu'au rebord et fit entrer Behrman dans l'autre pièce. Là, ils regardèrent avec inquiétude le lierre. Puis ils se regardèrent un instant en silence. Une pluie froide et persistante tombait, mêlée de neige. Behrman, en vieille chemise bleue, s'assit comme le mineur ermite sur une marmite renversée.

Le lendemain matin, après une heure de sommeil, Sue trouva Johnsy, yeux grands ouverts, fixant le rideau vert tiré.

— Lève-le ! Je veux voir, ordonna-t-elle à voix basse.

Sue obéit, fatiguée.

Mais, après la pluie battante et les rafales de vent de la nuit, une feuille de lierre résistait encore. C'était la dernière. Vert foncé près de la tige, ses bords dentelés teintés de jaune, elle pendait courageusement à vingt pieds du sol.

— C'est la dernière, dit Johnsy. Je pensais qu'elle tomberait sûrement cette nuit. Je mourrai en même temps.

— Ma chère, dit Sue, penchée sur l'oreiller : pense à moi, si tu ne penses pas à toi. Que ferais-je ?

Johnsy ne répondit pas. Le plus solitaire au monde est une âme prête à partir pour son mystérieux long voyage. Son idée semblait la posséder de plus en plus, au fur et à mesure que les liens avec la vie et l'amitié se desserraient.

La journée passa, et même au crépuscule, ils virent la feuille s'accrocher à sa tige. La nuit venue, le vent du nord souffla à nouveau, la pluie frappait encore les fenêtres et tombait des toits bas hollandais.

Quand la lumière fut suffisante, Johnsy, impitoyable, ordonna de lever le rideau.

La feuille de lierre était toujours là.

Johnsy la contempla longtemps. Puis elle appela Sue, qui remuait son bouillon sur le gaz :

— J'ai été une mauvaise fille, Sudie, dit-elle. Quelque chose a fait rester cette dernière feuille pour me montrer combien j'étais méchante. C'est un péché de vouloir mourir. Tu peux m'apporter un peu de bouillon, du lait avec un peu de porto, et... non ; apporte-moi d'abord un miroir, puis place quelques coussins autour de moi, je vais m'asseoir et te regarder cuisiner.

Une heure plus tard :

— Sudie, un jour j'espère peindre la baie de Naples.

Le médecin vint l'après-midi. Sue put aller dans le couloir pendant son départ.

— Chances égales, dit-il, en serrant sa main fine et tremblante. Avec de bons soins, tu gagneras. Et maintenant, je dois voir un autre cas en bas, Behrman, un artiste. Pneumonie aussi. C'est un vieil homme faible, attaque aiguë. Aucun espoir, mais il va à l'hôpital pour être plus à l'aise.

Le lendemain, le médecin dit à Sue :

— Elle n'est plus en danger. Tu as gagné. Alimentation et soins maintenant, c'est tout.

Cet après-midi-là, Sue s'assit auprès de Johnsy, qui tricotait tranquillement une écharpe inutilement bleue, et l'entoura de son bras, coussins compris.

— J'ai quelque chose à te dire, petite souris, dit-elle. M. Behrman est mort de pneumonie aujourd'hui à l'hôpital. Il n'était malade que depuis deux jours. Le concierge l'a trouvé le matin du premier jour, impuissant de douleur, les chaussures et vêtements trempés et glacés. Ils ne pouvaient imaginer où il avait

été cette nuit terrible. Puis ils ont trouvé une lanterne encore allumée, une échelle déplacée, quelques pinceaux épars et une palette avec des couleurs vertes et jaunes mélangées... et regarde par la fenêtre, ma chère, la dernière feuille de lierre sur le mur. Tu te demandais pourquoi elle ne bougeait jamais au vent ? Ah, chérie, c'est le chef-d'œuvre de Behrman : il l'a peinte là, la nuit où la dernière feuille est tombée.

XII. Le poète et le paysan

L'autre jour, un ami poète, qui avait vécu toute sa vie en étroite communion avec la nature, écrivit un poème et l'emmena à un éditeur.

C'était une véritable pastorale vivante, plein du souffle authentique des champs, du chant des oiseaux et du doux murmure des ruisseaux.

Quand le poète revint demander des nouvelles, nourrissant dans son cœur l'espoir d'un bon steak, le poème lui fut rendu avec le commentaire :

— Trop artificiel.

Plusieurs d'entre nous se retrouvèrent autour de spaghetti et d'un Chianti du comté de Dutchess, avalant leur indignation avec chaque bouchée glissante.

Nous en vîmes à vouloir tendre un piège à l'éditeur. Avec nous se trouvait Conant, un écrivain de fiction reconnu — un homme qui avait marché toute sa vie sur l'asphalte et n'avait jamais contemplé la campagne autrement que par les vitres des trains express, avec dégoût.

Conant écrivit un poème intitulé « La Biche et le Ruisseau ». C'était un parfait exemple du travail que l'on pouvait attendre d'un poète qui n'avait approché Amaryllis qu'au seuil d'une vitrine de fleuriste, et dont la seule discussion ornithologique avait eu lieu avec un serveur. Conant signa son poème, et nous l'envoyâmes au même éditeur.

Mais cela a très peu à voir avec l'histoire.

Le lendemain matin, tandis que l'éditeur lisait la première ligne du poème, un être descendit maladroitement du ferry de West Shore et longea lentement la 42^e rue.

L'intrus était un jeune homme aux yeux bleu clair, à la lèvre pendante et aux cheveux de la couleur exacte de l'orpheline (qui se révéla plus tard être la fille du comte) dans l'une des pièces de M. Blaney. Son pantalon était en velours côtelé, son manteau à manches courtes avec des boutons au milieu du dos. Une de ses bottes dépassait du pantalon. On cherchait vainement des trous pour oreilles sur son chapeau de paille, dont la forme laissait soupçonner qu'il avait appartenu à un cheval. Dans sa main, il tenait une valise — la décrire est impossible ; un Bostonien n'y aurait pas transporté son déjeuner et ses livres de droit. Et au-dessus d'une oreille, un brin de foin — lettre de crédit du rustique, signe de son innocence, dernier vestige du Jardin d'Éden pour humilier les hommes de la ville.

Les foules, conscientes mais souriantes, le dépassèrent. Elles le virent s'arrêter dans le caniveau et lever le cou pour contempler les hauts immeubles. À ce spectacle, elles cessèrent de sourire, et même de le regarder. Cela avait été fait tant de fois. Quelques-uns jetèrent un coup d'œil à sa valise pour voir quelle « attraction » ou marque de chewing-gum il essayait de se rappeler. Mais pour la plupart, il fut ignoré. Même les marchands de journaux avaient l'air ennuyés lorsqu'il se faufilait comme un clown de cirque pour éviter les taxis et les tramways.

À la 8^e avenue se tenait « Bunco Harry », avec sa moustache teinte et ses yeux brillants et amicaux. Harry, trop bon artiste pour ne pas souffrir de voir un acteur en faire trop, s'approcha du campagnard, arrêté devant une bijouterie, et secoua la tête :

— Trop exagéré, mon gars, dit-il avec critique. Je ne sais pas quel est ton plan, mais tu joues trop gros. Ce foin, maintenant — ils n'autorisent même plus ça sur le circuit Proctor.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit le naïf. Je ne cherche pas de cirque. Je viens juste de descendre du comté d'Ulster pour voir la ville, maintenant que les foins sont faits. Mon Dieu ! Quelle ville énorme ! Je croyais que Poughkeepsie était grande, mais celle-ci est cinq fois plus grande.

— Oh, eh bien, dit Bunco Harry en haussant les sourcils, je ne voulais pas m'imposer. Tu n'es pas obligé de m'expliquer. Je pensais juste que tu devrais un peu calmer ton jeu. Bonne chance pour ton affaire, quelle qu'elle soit. Viens boire un verre quand même.

— Un verre de bière me conviendrait bien, répondit l'autre.

Ils allèrent dans un café fréquenté par des hommes au visage lisse et aux yeux rusés, et s'assirent pour boire.

— Content de vous avoir rencontré, monsieur, dit Haylocks. Ça vous dirait de jouer quelques parties de « sept et plus » ? J'ai les cartes.

Il les sortit de sa valise — un jeu rare et inimitable, graisseux de dîners au bacon et sale de la terre des champs de maïs. Bunco Harry éclata d'un rire bref et sonore :

— Pas pour moi, mon gars, dit-il fermement. Je ne parie pas contre ton déguisement pour un sou. Mais je maintiens que tu en fais trop. Les Reubs ne se sont pas habillés ainsi depuis 1879. Je doute que tu puisses arnaquer Brooklyn avec ce costume pour une montre à remontoir.

— Tu ne crois pas que je n'ai pas d'argent, se vanta Haylocks. Il sortit un rouleau serré de billets, gros comme une tasse, et le posa sur la table.

— C'est ma part de la ferme de grand-mère, annonça-t-il. Il y a 950 \$ dans ce rouleau. J'ai pensé venir en ville chercher une entreprise où m'engager.

Bunco Harry prit le rouleau et le regarda presque avec respect :

— J'ai vu pire, dit-il. Mais tu ne feras rien dans ces habits. Il te faut des chaussures claires, un costume noir, un chapeau de paille avec un ruban coloré, parler beaucoup de Pittsburgh et des tarifs de fret, et boire du sherry au petit-déjeuner pour pouvoir arnaquer avec ce style.

Après avoir quitté Haylocks, plusieurs hommes aux yeux rusés demandèrent à Harry :

— C'est quoi son métier ?

— Le bizarre, je suppose, répondit Harry. Ou alors il est dans l'équipe de Jerome, ou un nouveau filon. Trop rustique. Je me demande... non, ce n'était pas de l'argent réel.

Haylocks continua sa promenade. La soif le reprit probablement, car il entra dans un bar sombre et acheta de la bière. Quelques individus suspects traînaient au bout du comptoir. Au premier coup d'œil, leurs yeux brillèrent, mais quand apparut son accent campagnard exagéré, leurs expressions devinrent méfiantes.

Haylocks balança sa valise sur le comptoir :

— Gardez ça pour moi, dit-il, mâchant l'extrémité d'un cigare fort. Je reviendrai après avoir fait un tour. Et surveillez-la, il y a 950 \$ dedans, même si vous ne le croyez pas.

Dehors, un phonographe joua un morceau de fanfare, et Haylocks s'en alla, les boutons de son manteau flottant au milieu du dos.

Assis sur les marches en pierre, il sortit à nouveau son rouleau de billets et donna un billet de vingt à un vendeur de journaux pour le changer.

Sur un coin de rue, un homme à l'œil vif, employé d'une maison de jeu, l'observait.

— Monsieur, dit le paysan, j'ai 950 \$ ici et je viens d'Ulster voir la ville. Je cherche un peu d'action sur 9 ou 10 \$.

Rejeté à nouveau par la grande ville, Haylocks s'assit sur le trottoir et réfléchit :

— C'est mes vêtements, se dit-il. Ils pensent que je suis un paysan et me refusent toute attention. Si tu veux qu'on te remarque à New York, il faut t'habiller comme eux.

Alors Haylocks fit du shopping, se préparant à se fondre dans la foule. À neuf heures du soir, il descendit sur le trottoir comme un vrai citadin, élégant, chaussures claires, chapeau dernier cri, cravate et foulard bleu vif. Le brin de foin avait disparu. Il semblait un millionnaire se promenant sur Broadway.

À ce moment précis, les regards les plus attentifs de la ville se posèrent sur lui. Un homme aux yeux gris désigna deux de ses amis pour l'approcher.

— C'est le pigeon le plus juteux que j'aie vu depuis six mois, dit-il. Venez.

À 23h30, un homme entra en trombe au commissariat de la 47^e rue pour signaler son vol :

— 950 \$, ma part de la ferme de grand-mère !

Quand Conant alla voir l'éditeur au sujet de son poème, il fut reçu dans le bureau décoré de statuettes de Rodin et J. G. Brown.

— Dès la première ligne de « La Biche et le Ruisseau », dit l'éditeur, j'ai su que c'était l'œuvre d'un homme en communion avec la nature. L'art de la ligne ne m'a pas trompé. Pour faire une comparaison simple, c'est comme si un enfant sauvage des bois et des champs portait un habit à la mode et descendait Broadway. Sous l'habit, l'homme se révélerait.

— Merci, dit Conant. Le chèque arrivera jeudi, comme d'habitude.

La morale de cette histoire est un peu confuse : vous pouvez choisir entre « Restez à la ferme » ou « N'écrivez pas de poésie ».

XIII. Une promenade dans l'aphasie

Ma femme et moi nous étions séparés ce matin-là de la manière exacte dont nous le faisions d'ordinaire. Elle laissa sa deuxième tasse de thé pour me suivre jusqu'à la porte d'entrée. Là, elle arracha de mon revers un filament de peluche invisible (ce geste universel des femmes pour revendiquer une possession) et me recommanda de prendre soin de mon rhume. Je n'avais pas de rhume. Ensuite vint son baiser d'adieu — le baiser mesuré de la vie domestique, parfumé de Young Hyson. Il n'y avait aucune trace d'improvisation, aucune fantaisie dans ses gestes infinis. Avec la précision d'une habitude longue et rodée, elle ajusta de travers mon épingle à cravate ; et, en refermant la porte, j'entendis ses chaussons du matin patiner vers son thé refroidi.

Quand je partis, je n'avais aucune pensée ni pressentiment de ce qui allait se produire. L'attaque survint soudainement.

Depuis plusieurs semaines, je travaillais presque nuit et jour sur un célèbre dossier de droit ferroviaire que j'avais remporté triomphalement quelques jours auparavant. En réalité, je m'étais consacré au droit presque sans interruption pendant de nombreuses années. Une ou deux fois, le bon Docteur Volney, mon ami et médecin, m'avait mis en garde.

« Si vous ne ralentissez pas, Bellford, » disait-il, « vous allez vous effondrer subitement. Vos nerfs ou votre cerveau vont lâcher. Dites-moi, y a-t-il une semaine où vous ne lisez pas dans les journaux un cas d'aphasie — un homme perdu, errant sans nom, son passé et son identité effacés — tout cela à cause d'un petit caillot cérébral créé par le surmenage ou l'inquiétude ? »

« J'ai toujours pensé, » dis-je, « que le caillot, dans ces cas-là, se trouvait plutôt dans le cerveau des journalistes. »

Le Dr Volney secoua la tête.

« La maladie existe, » dit-il. « Vous avez besoin de changement ou de repos. Tribunal, bureau et maison — voilà le seul parcours que vous empruntez. Et pour vous divertir... vous lisez des livres de droit. Mieux vaut prendre garde à temps. »

« Le jeudi soir, » rétorquai-je sur la défensive, « ma femme et moi jouons au cribbage. Le dimanche, elle me lit la lettre hebdomadaire de sa mère. Que les livres de droit ne soient pas un loisir reste à prouver. »

Ce matin-là, en marchant, je songeais aux paroles du Dr Volney. Je me sentais aussi bien que d'habitude — peut-être même d'humeur meilleure.

Je m'étais réveillé avec des muscles raides et contractés après avoir dormi longtemps sur le siège inconfortable d'un wagon de jour. J'appuyai ma tête contre le dossier et tentai de réfléchir. Après un long moment, je me dis : « Je dois avoir un nom, d'une manière ou d'une autre. » Je fouillai mes poches. Ni carte, ni lettre, ni papier ou monogramme. Mais je trouvai dans la poche de mon manteau près de 3 000 \$ en billets de grande valeur. « Je dois bien être quelqu'un, bien sûr, » me répétai-je, et repris ma réflexion.

Le wagon était bien rempli d'hommes, parmi lesquels je me disais qu'il devait y avoir un intérêt commun, car ils se mélangeaient librement et semblaient de bonne humeur. L'un d'eux — un homme corpulent, portant des lunettes et enveloppé d'une forte odeur de cannelle et d'aloès — prit la moitié vide de mon siège avec un signe amical et déplia un journal. Entre ses lectures, nous conversâmes, comme savent le faire les voyageurs, sur les affaires courantes. Je parvins à soutenir la conversation avec un certain crédit, du moins à en juger par ma mémoire.

Puis mon compagnon dit :

« Vous faites partie de nous, bien sûr. Un beau groupe d'hommes que l'Ouest envoie cette fois. Je suis content qu'ils aient tenu la convention à New York ; je n'étais jamais venu à l'Est. Je m'appelle R. P. Bolder — Bolder & Fils, de Hickory Grove, Missouri. »

Bien que pris au dépourvu, je dus réagir à l'urgence. Il me fallait me baptiser, devenir en même temps bébé, parrain et parent. Mes sens vinrent au secours de mon cerveau plus lent. L'odeur persistante des médicaments de mon compagnon fournit une idée ; un coup d'œil à son journal, où mes yeux rencontrèrent une annonce frappante, m'aida encore.

« Je m'appelle, dis-je avec assurance, Edward Pinkhammer. Je suis pharmacien et ma maison se trouve à Cornopolis, Kansas. »

« Je savais que vous étiez pharmacien, » dit mon compagnon avec affabilité. « J'ai vu la callosité sur votre index droit là où le manche du pilon frotte. Bien sûr, vous êtes un délégué à notre Convention Nationale. »

« Tous ces hommes sont des pharmaciens ? » demandai-je, étonné.

« Ils le sont. Ce wagon vient de l'Ouest. Et ce sont vos pharmaciens d'antan — pas vos marchands de pilules et granules qui utilisent des distributeurs automatiques au lieu du comptoir de prescriptions. Nous préparons notre paregoric et roulons nos pilules nous-mêmes, et nous ne dédaignons pas quelques graines de jardin au printemps, ni une petite ligne de confiseries et chaussures. Je vous le dis, Hampinker, j'ai une idée à proposer à cette convention — de nouvelles idées, voilà ce qu'ils veulent. Vous savez les flacons de tartre d'antimoine et potasse et de tartre de soude et potasse — l'un est poison, l'autre inoffensif. On peut facilement confondre les étiquettes. Où les pharmaciens les rangent-ils ? Eh bien, aussi loin que possible, sur des étagères séparées. C'est mal. Je dis, mettez-les côté à côté pour toujours comparer et éviter les erreurs. Vous saisissez ? »

« Cela me semble très judicieux, » dis-je.

« Parfait ! Quand je la présenterai à la convention, vous appuierez l'idée. Nous allons faire paraître ridicules ces professeurs de phosphate d'orange et crème de massage de l'Est qui croient être les seules pastilles sur le marché. »

« Si je peux aider, » dis-je en m'enthousiasmant, « les deux flacons de... euh... »

« Tartre d'antimoine et potasse, et tartre de soude et potasse, » acheva-t-il.

« Doivent désormais rester côté à côté, » conclus-je fermement.

Il me montra ensuite un article sur les « cas d'aphasie » dans le journal et dit :

« Je n'y crois pas. Je considère neuf cas sur dix comme des fraudes. Un homme se lasse de son métier et de sa famille, veut s'amuser. Il disparaît quelque part et, quand on le retrouve, il prétend avoir perdu la mémoire — ne connaît plus son nom et ne reconnaît même pas la marque de fraise sur l'épaule de sa femme. Aphasie ! Pouah ! Pourquoi ne restent-ils pas chez eux et oublient-ils ? »

Je lus dans le journal :

« DENVER, 12 juin — Elwyn C. Bellford, avocat éminent, est porté disparu depuis trois jours, et toutes les recherches pour le retrouver ont été vaines. M. Bellford est un citoyen de grande réputation et possède une importante clientèle. Marié, il possède une belle maison et la bibliothèque privée la plus vaste de l'État. Le jour de sa disparition, il a retiré une somme considérable à la banque. Personne ne l'a revu après son départ de la banque. Homme aux goûts calmes et domestiques, il semblait trouver son bonheur dans sa maison et sa profession. Si un indice existe, il pourrait être lié au fait qu'il était absorbé depuis plusieurs mois par un important dossier concernant la compagnie ferroviaire Q. Y. et Z. On craint que le surmenage ait affecté son esprit. Tous les efforts sont faits pour le retrouver. »

« Cela semble être un cas réel, » dis-je, « pourquoi un homme prospère, marié et respecté abandonnerait-il soudain tout ? Je sais que ces pertes de mémoire arrivent, et que des hommes se retrouvent à la dérive, sans nom, histoire ni foyer. »

« Oh, balivernes ! » dit M. Bolder. « Ils cherchent juste des distractions. Trop d'éducation aujourd'hui. Les hommes connaissent l'aphasie et s'en servent d'excuse. Les femmes aussi. Quand tout est fini, elles vous regardent dans les yeux, tout à fait scientifiques, et disent : "Il m'a hypnotisée." »

Ainsi, M. Bolder me distrayait, mais ne m'aidait pas à retrouver mon identité.

Nous arrivâmes à New York vers dix heures du soir. Je pris un taxi pour un hôtel et m'inscrivis sous le nom d'« Edward Pinkhammer ». En le faisant, un sentiment d'exaltation, de liberté et de possibilités nouvelles me traversa — j'étais comme un nouveau-né dans le monde. Les anciennes chaînes — quelles qu'elles fussent

— avaient disparu. L'avenir s'ouvrait devant moi comme un chemin clair, et je pouvais m'y engager avec l'expérience et le savoir d'un homme.

Je sentis le portier de l'hôtel me regarder un peu trop longtemps. Je n'avais pas de bagages.

« La Convention des Pharmaciens, » dis-je, « ma valise ne semble pas être arrivée. » Je sortis un rouleau de billets.

« Ah ! » dit-il, révélant une dent dorée, « nous avons plusieurs délégués de l'Ouest ici. »

Je m'efforçai de donner vie à mon rôle.

« Nous, les pharmaciens de l'Ouest, » dis-je, « souhaitons recommander à la convention de ranger côté à côté les flacons de tartre d'antimoine et potasse et de tartre de soude et potasse. »

« Monsieur, chambre trois-cent-quatorze, » dit le portier, et je fus rapidement conduit à ma chambre.

Le lendemain, j'achetai une valise et des vêtements et commençai à vivre comme Edward Pinkhammer. Je ne me préoccupai pas du passé.

La ville me présentait une coupe piquante et étincelante que je bus avec gratitude. Les clés de Manhattan appartiennent à ceux capables de les supporter. Il faut être invité ou victime de la ville.

Les jours suivants furent d'or et d'argent. Edward Pinkhammer, encore comptant ses heures depuis sa “naissance”, goûtait la joie rare de découvrir un monde si divertissant, complet et sans limites. Je visitai théâtres et jardins sur les toits, transports merveilleux vers des contrées étranges et charmantes, emplies de musique, de jolies filles et de parodies grotesques mais drôles de l'humanité. Je me déplaçai à ma guise, libre de toute limite d'espace, de temps ou de comportement.

Un après-midi, en entrant dans mon hôtel, un homme corpulent au gros nez et à la moustache noire me barra le passage dans le couloir. Quand je tentai de passer, il me salua avec une familiarité offensante.

« Salut, Bellford ! Que diable fais-tu à New York ? Je ne pensais pas que quelque chose pouvait te sortir de ton vieux bouquin. Ta femme est-elle avec toi ou est-ce un petit voyage d'affaires, hein ? »

« Vous faites erreur, monsieur, » répondis-je froidement, retirant ma main de la sienne. « Je m'appelle Pinkhammer. Veuillez m'excuser. »

L'homme s'écarta, étonné.

Je me déplaçai ensuite dans un autre hôtel, plus calme et ancien, sur la Cinquième Avenue.

Là, dans un restaurant légèrement en retrait de Broadway, où l'on pouvait presque déjeuner en plein air, je fus interrompu par une voix douce et étonnamment reconnaissante. Une dame d'environ trente ans, aux yeux magnifiques, me reconnut presque.

« Vous étiez sur le point de me dépasser, » dit-elle, accusatrice. « Ne me dites pas que vous ne me reconnaissiez pas. Pourquoi ne pas nous serrer la main — au moins une fois en quinze ans ? »

Je m'exécutai. Elle me parla de roses blanches, et je répondis, avec un soupir, que je n'avais aucun souvenir. Elle rit doucement, mais avec bonheur et mélancolie.

Puis intervint le Dr Volney et un autre homme. On me révéla mon identité : je n'étais pas Edward Pinkhammer, mais Elwyn C. Bellford, avocat à Denver, victime d'un épisode d'aphasie dû au surmenage. Ma femme, assise auparavant à ma table, était là.

Je jetai un bouquet de roses blanches par la fenêtre et me laissai retomber sur le canapé.

« Il vaut mieux que cette guérison se fasse soudainement, » dis-je au Dr Volney. « Je suis un peu fatigué de tout cela. Vous pouvez maintenant amener Marian. Mais, oh, Doc, c'était grandiose ! »

XIV. Un rapport municipal

Les villes sont pleines de fierté,
Se défiant les unes les autres,
Celle-ci depuis sa montagne,
Celle-là depuis sa plage encombrée.

R. Kipling

Imaginez un roman sur Chicago, Buffalo, ou Nashville, Tennessee !

Aux États-Unis, il n'y a vraiment que trois grandes villes qui sont « propices aux histoires » : New York, bien sûr, La Nouvelle-Orléans, et, parmi toutes, San Francisco.

— Frank Norris

À l'est, c'est l'est, et l'ouest, c'est San Francisco, selon les Californiens. Les Californiens ne sont pas seulement des habitants d'un État, ce sont un peuple à part entière. Ils sont les Sudistes de l'Ouest. Les habitants de Chicago sont tout aussi attachés à leur ville, mais quand on leur demande pourquoi, ils bafouillent et parlent de poissons de lac ou du nouvel immeuble des Odd Fellows. Les Californiens, eux, détaillent tout.

Bien sûr, ils peuvent évoquer le climat, un argument valable pendant quelques minutes quand on pense à sa facture de charbon et à ses sous-vêtements épais. Mais dès qu'ils croient que votre silence est un accord, ils deviennent fous et imaginent San Francisco comme le Bagdad du Nouveau Monde.

Jusqu'ici, il n'y a pas besoin de réfutation. Mais, chers cousins (descendants d'Adam et Ève), il faut être audacieux pour pointer du doigt une ville sur la carte et dire : « Ici, il ne peut rien se passer de romantique. » Oui, il faut du courage pour défier en une phrase l'histoire, le romantisme et les cartes de Rand et McNally.

Nashville

C'est une ville, un port de livraison et la capitale du Tennessee, située sur le fleuve Cumberland, desservie par les chemins de fer N.C. & St. L. et L. & N. C'est considéré comme le centre éducatif le plus important du Sud.

Je suis descendu du train à 20h. Après avoir cherché en vain des adjectifs dans mon dictionnaire, je dus me contenter d'une comparaison sous forme de recette :

Prenez 30 parts de brouillard londonien, 10 parts de malaria, 20 parts de fuites de gaz, 25 parts de rosée récoltée à l'aube dans une briqueterie, 15 parts de parfum de chèvrefeuille. Mélangez.

Voilà une idée approximative de la bruine de Nashville. Elle n'est ni parfumée comme une boule de naphtaline, ni épaisse comme une soupe de pois, mais elle suffit.

Je suis allé à l'hôtel dans un fiacre. Il m'a fallu un grand effort pour ne pas grimper dessus et imiter Sidney Carton. Le véhicule était tiré par des bêtes d'un autre âge et conduit par un homme sombre et libéré.

Fatigué et somnolent, je payai rapidement les cinquante cents exigés (avec un petit supplément, je vous assure). Je connaissais ses habitudes et ne voulais pas entendre parler de son ancien « maître » ou de ce qui s'était passé « avant le bain ».

L'hôtel était « rénové » : 20 000 \$ de marbre neuf, carrelage, lumières électriques et cendriers en laiton dans le hall, avec un nouvel horaire L. & N. et une lithographie de Lookout Mountain dans chaque grande chambre. Le service était lent mais courtois, la nourriture exceptionnelle.

À dîner, j'ai demandé à un serveur noir s'il se passait quelque chose en ville. Il réfléchit un instant et répondit :

— Eh bien, patron, je ne pense pas qu'il y ait grand-chose après le coucher du soleil.

Le soleil était déjà couché depuis longtemps sous la bruine. Je suis donc sorti dans les rues, qui montaient toutes en pente. Quelques lumières brillaient dans les magasins, des tramways passaient, et des gens discutaient. Mais, en dehors des rues principales, c'était le calme et la tranquillité des maisons familiales.

En novembre 1864, le général confédéré Hood attaqua Nashville et enferma les troupes nationales sous le général Thomas, qui les battit ensuite dans un combat terrible.

À l'hôtel, surprise : douze imposants cendriers en laiton, neufs, brillants et intacts dans le hall, malgré la guerre.

C'est là que j'ai rencontré Major Wentworth Caswell, un homme au visage massif, rouge et pulpeux, ressemblant un peu à Bouddha. Sa seule vertu : il était parfaitement rasé. Il me tira rapidement au bar et, après quelques conversations sur sa famille et sa femme, il réussit à me faire payer quelques boissons supplémentaires.

Le réceptionniste me rassura :

— Si ce Caswell vous ennuie, nous pourrions le faire expulser, mais nous n'avons aucun moyen légal.

Je restai donc, curieux de la ville, et découvris que Nashville, bien que calme et ordinaire, avait ses histoires. J'avais une mission : rencontrer Azalea Adair, une contributrice pour un magazine du Nord.

Je la trouvai dans sa maison délabrée au 861 Jessamine Street, une vieille demeure entourée d'arbres protecteurs. Azalea Adair, une dame du Sud âgée de cinquante ans, frêle mais digne, m'accueillit avec douceur. Sa maison était pauvrement meublée mais chaleureuse.

Elle me parla longuement de sa vie, de son savoir profond mais limité, et de sa manière de voir le monde. Elle affirma :

— C'est souvent dans les endroits calmes que les choses arrivent.

Une jeune servante, Impy, partit chercher du thé, mais des cris et des disputes éclatèrent brièvement dans la maison. Azalea resta calme.

Durant mon séjour de deux jours, j'ai menti au télégraphe pour le magazine et été, d'une certaine manière, complice d'un meurtre.

Uncle Cæsar, le cocher noir, fidèle et astucieux, me conduisit de nouveau chez Azalea Adair pour conclure l'affaire du contrat : huit cents par mot. La pauvre femme faiblit après avoir signé, et il fallut l'intervention du médecin, aidé par Uncle Cæsar, pour la rétablir avec du lait et du vin.

Une fois le contrat réglé et l'avance d'argent faite, Uncle Cæsar me ramena à l'hôtel, satisfait de sa journée.

Le soir, Major Caswell fut retrouvé mort dans une rue, après avoir mené une dernière bataille, et l'on commenta tristement sa disparition. Je quittai Nashville le lendemain, jetant dans le fleuve Cumberland un bouton en corne jaune, souvenir de l'histoire.

Et je me demandai : que se passe-t-il à Buffalo ?

XV. La preuve par le pudding

C'était le printemps.

Le rédacteur en chef Westbrook, du *Minerva Magazine*, revenait tranquillement de déjeuner dans son restaurant préféré de Broadway, quand il fut charmé par la douce lumière de la saison. Au lieu de retourner directement à son bureau, il décida de flâner dans Madison Square, attiré par le vert tendre des pelouses et l'air tiède de l'après-midi.

Il était heureux.

Le dernier numéro du *Minerva* avait été un grand succès, son salaire venait d'être augmenté, et sa jeune épouse, passionnée de musique, lui avait chanté un air ravissant avant qu'il ne parte travailler.

Souriant, il marchait parmi les bancs du parc lorsque quelqu'un lui attrapa la manche.

C'était Shackleford Dawe — un vieil ami, autrefois écrivain prometteur, maintenant pauvre et mal habillé.

Westbrook fut surpris :

— Shack ! C'est bien toi ?

Dawe, d'un ton amer, répondit :

— Oui, c'est moi. Assieds-toi un peu. Voici mon bureau, mon parc, mon seul endroit public. Ne t'en fais pas, personne ne saura que tu parles à un écrivain raté.

Ils s'assirent sur un banc vert.

Dawe alluma avidement un cigare offert par Westbrook et lança :

— Dis-moi franchement, as-tu lu ma dernière histoire, L'Alarme de l'âme ?

— Oui, répondit l'éditeur. C'était bien écrit, mais...

— Mais ?

— Tu gâches toujours tes fins. Tu construis bien tes récits, tu prépares ton suspense, et puis, au moment crucial, tes personnages parlent comme s'ils lisraient une notice d'aspirine !

Dawe protesta :

— Je veux que mes personnages parlent comme de vraies personnes ! Dans la vie, les gens ne récitent pas du théâtre quand une tragédie arrive. Ils restent simples, naturels, parfois même maladroits.

Westbrook, sérieux, répliqua :

— Non, Shack. Quand une émotion est forte, les gens deviennent presque poétiques sans s'en rendre compte. Ils parlent avec grandeur. L'art imite la vie, mais la vie, à son tour, s'inspire de l'art.

Dawe, furieux, proposa :

— Alors prouvons-le. Viens chez moi. Je vais te démontrer que j'ai raison.

L'éditeur hésita, puis accepta par curiosité.

Chez Dawe, dans un petit appartement pauvre du quartier de Gramercy Park, il lui expliqua son plan :

— Ma femme, Louise, est sortie. Je vais lui laisser une lettre disant que je l'abandonne pour une autre femme. Quand elle rentrera, nous écouterons sa réaction cachée derrière le rideau. Tu verras qu'elle parlera simplement, comme tout le monde dans la vraie vie.

— Shack, tu es fou ! C'est cruel !

— Non, je l'aime, et je mettrai vite fin à la farce. C'est pour la science... ou du moins, pour la littérature !

Westbrook, un peu honteux mais intrigué, accepta.

Mais avant même qu'il n'écrive sa fausse lettre, Dawe trouva un vrai message sur la table. C'était une enveloppe adressée à lui.

Il l'ouvrit, lut quelques lignes — puis, bouleversé, lut tout haut :

Cher Shackleford,

‘Quand tu liras ceci, je serai déjà partie.

J'ai rejoint la troupe d'opéra de l'Occidental.

Je ne veux plus mourir de faim, je veux vivre par moi-même.

Madame Westbrook vient avec moi — elle aussi en a assez de vivre avec un dictionnaire et un glaçon.

Nous répétons depuis deux mois en secret’.

Je te souhaite bonne chance.

‘Louise’

Dawe laissa tomber la lettre, se couvrit le visage de ses mains tremblantes et s'écria d'une voix profonde et vibrante :

« Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu donné cette coupe à boire ? Puisqu'elle est infidèle, que les plus beaux dons du Ciel, la foi et l'amour, deviennent les moqueries des traîtres et des amis ! »

Les lunettes de l'éditeur Westbrook tombèrent par terre. Les doigts de sa main jouaient nerveusement avec un bouton de son manteau tandis qu'il murmura entre ses lèvres pâles :

« Dis donc, Shack, quelle lettre ! Ça ne te renverserait pas de ton perchoir, Shack ? Ce n'est pas l'enfer, ça, Shack ? Vraiment l'enfer, hein ? »

Merci pour la lecture.